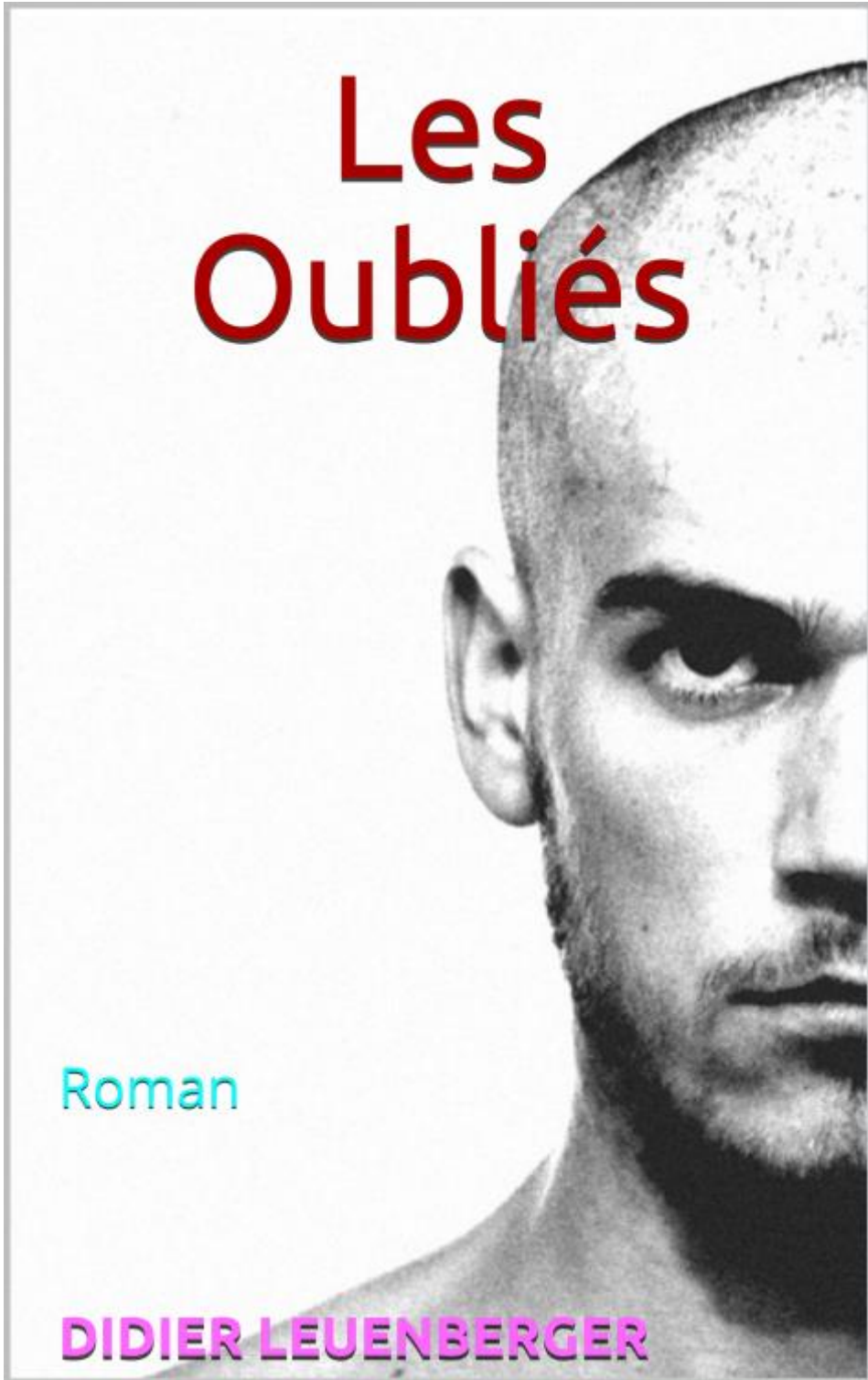


Les Oubliés

Roman

DIDIER LEUENBERGER



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Les Oubliés

roman

Didier Leuenberger

A la Différence !

Pour que jamais, l'on oublie !

Je savais que le temps était un lieu où l' on pouvait se perdre, un endroit où le bonheur et l' horreur pouvaient durer indéfiniment.

L'année brouillard (2009)

Michelle Richmond

Note de l'auteur

« Pour commencer, il te faut accepter de mourir un jour, la vie n'en sera que plus colorée, plus belle et tellement plus extraordinaire ! »

Ayant découvert le mot « Arschficker », ainsi que bien d'autres informations sur la déportation dans mes recherches, je l'avais d'abord choisi comme titre de ce livre avant d'opter pour « Les Oubliés ». Je mentionne ce mot à plusieurs reprises au fil des pages, notamment pour sa signification percutante qui est riche en symboles et en préjugés.

Gérard Koskovich relate dans son livre « De l'Eldorado au Troisième Reich », et je le cite, *que dès la création des camps, les homosexuels masculins durent arborer une marque distinctive sur leur tenue de prisonnier, soit un brassard jaune frappé d'un A majuscule (probablement issu de Arschficker « baiseur de cul » en allemand), soit de larges points noirs, soit le 175 (une référence au redouté paragraphe 175 du Code pénal allemand). Mais au fil des années, le triangle de tissu rose s'imposa comme la marque distinctive des détenus déportés en raison de leur homosexualité.*

L'un des protagonistes de cette histoire se veut justement avoir été lui-même victime de cette distinction sans nom,

mais ce texte n'est pas un livre sur l'homosexualité, mais ce que cette minorité comme d'autres d'ailleurs à la même époque ont pu subir d'un régime politique. Il est avant tout un plaidoyer de la mémoire. De ses méandres et de notre capacité à la préserver. A la retrouver, car sans elle, la vie n'aurait que peu de sens. Un hymne à la tolérance et à la différence.

Ce livre est une façon de marquer le temps. De graver d'une encoche, aussi infime soit-elle, cette roue inéluctable nous emportant malgré nous.

Je tiens ici à rendre hommage à tous ces hommes et ces femmes, ayant péri dans d'atroces souffrances, pour être jetés dans l'oubli jusqu'à, et il ne faudrait peut-être pas faillir de l'omettre, il y a de cela à peine quelques années encore.

Ainsi qu'à tous ces fous ayant perdu la tête, bourreaux et acteurs de l'horreur, bien souvent pris à leur propre piège.

En m'informant et en me documentant, j'ai découvert des faces cachées de l'être humain inimaginables. Des zones d'ombres serties d'horreur et de terreur qu'on ne peut imaginer, et dont bien peu de survivants en échappèrent.

Je n'ai absolument aucune prétention quant à écrire un récit historique strict et pointilleux sur les faits, mais je tenais à me baser sur certains épisodes de cette période sombre et révéler certains nazis ; disposer de noms ayant marqués l'histoire, d'autres un peu moins que je ne connaissais pas, et que j'ai découvert en recherchant des informations sur cette descente aux enfers.

Bien qu'étrange voir fantastique, cette histoire relate une toute petite partie de l'horreur que durent commettre les

SS contre les minorités. Sans doute ai-je choisi cette façon d'écrire car ce que j'ai découvert, était trop abominable pour le faire revivre, autrement que par ce biais, laissant libre court à l'imagination et diluant les frontières du réel et de l'imaginaire... Je crois surtout, que je ne voulais pas faire de voyeurisme horrible, bien que certains passages soient durs et emplis d'effroi.

Les expériences que les nazis firent sur leurs cobayes homosexuels, handicapés mentaux et physiques, ou sur les opprimés politique et intellectuels de tous poils confondus représentant un danger pour la mère patrie de l'époque, n'avaient pas pour but de les rendre hétérosexuels, ni d'en faire des aryens ou de les rendre dociles, il ne faut pas l'oublier. **Ce fut avant tout un prétexte et surtout, un moyen fort efficace de tester un procédé d'éradiquer le plus de vie possible en bien moins de temps qu'il n'en faut pour la créer. Ce ne fut rien d'autre qu'un prélude à l'extermination juive. Un prélude à l'horreur et à ce qu'est capable de faire l'homme à ses pires heures.**

Si nous avons connaissance aujourd'hui de quelques pratiques testées dans ce domaine, nous ne pouvons sans doute imaginer toute l'horreur de telles expériences, pouvant sans la moindre ambiguïté serrer la main au docteur Frankenstein. Lui au moins, s'évertuait à tenter de recréer un souffle de vie, même si le résultat escompté fut une calamité.

Parce qu'il me paraît inconcevable aujourd'hui encore, que des chefs d'État saluent la mémoire de certains et pas des autres au même endroit, ni dans le

même temps, j'ai tenu à écrire un texte sinon les relatant avec réalisme, au moins leur rendant un hommage vibrant, qui je l'espère, ne laissera personne indifférent.

Voilà une manière de poser une pierre à l'édifice. Pour que leur mémoire vive, et que leur mort, n'ait été vaine...

Une goutte d'eau dans l'océan, un grain de sable dans une mer de sable qui, si elle ne peut prétendre changer les gens, changer le monde, a au moins, je l'espère, la faculté de les amener à se poser quelques questions et de rendre la différence accessible et attrayante, car c'est avant tout cela que le Reich tenta d'éradiquer.

Si cette dernière fait le plus souvent peur, et encore aujourd'hui, elle est, et il ne faut pas l'oublier, le moyen le plus sûr, de léguer des couleurs au monde dans lequel nous nous débattons.

Prologue

Cela dura des jours, des années, à moins que ce ne soit une fraction de secondes perdue dans l'infini. Comme un répit, un second souffle. Une éternité leur sembla-t-il. Comme si le temps avait été suspendu ou oublié en ces lieux. Comme si l'on avait mis une cloche au-dessus de cette bâtisse, tandis que la vie, celle qu'on connaît, ailleurs, à quelques mètres de là, aurait continué à exploser de tous côtés sans se soucier d'eux. Avant qu'on ne les libère, enfin...

Les Oubliés

1945

Environs de Wolgast, Nord Est de l'Allemagne

Il y a le mugissement des vagues au loin et le chuintement du vent. Comme un murmure réconfortant. Une brise rafraîchissante.

Il y a le silence aussi. Pesant, s'incrustant comme de la suie. S'imprégnant dans les moindres recoins.

Il y a cette bâtisse, minuscule en soit, donnant la main à l'étrange, semble-t-il. Faite de rondins de bouleaux, elle prône seule au milieu de nulle part. Là, dans ce no man's land du nord de l'Allemagne. Un endroit perdu, oublié. Oublié par le temps lui-même. Aucune route n'est visible, aucun chemin. Pas le plus petit sentier. Des fourrés et des buissons chargés de baies entourent ce lieu insolite, comme pour le protéger, comme pour le cacher, le dissimuler... Quelques fougères plus ou moins alignées tentent de lui donner un aspect de jardin dompté, mais il n'en est rien en vérité.

L'image est floue, tantôt noire et blanche, tantôt d'une teinte sépia et survenant dans l'esprit de Klaus par flashes, comme par accident. Un accident malencontreux qu'on aimerait ne plus avoir en mémoire et dont on ne peut se défaire. Un patchwork d'images collées les unes aux autres et dans le désordre. Un empiècement de représentations se moquant bien du temps.

Il y a les cris. Des cris horribles, semblant surgir de l'au-delà. D'outre-tombe.

Klaus est nu, couché sur une sorte de lit fait de vieilles lattes coupées dans du saule. Ses jambes sont maintenues écartées par un bout de taule, lui écorchant la chair au moindre mouvement. Des pinces emprisonnent ses tétons tandis qu'une autre s'acquitte fièrement de ses organes génitaux.

Lorsqu'il reprend conscience, une coulée d'eau lui est lancée sur le torse à moins que ce ne soit de la pisse, afin que la décharge qui va lui être lancée soit plus cruelle, plus douloureuse, plus intolérable.

L'image est de plus en plus confuse et trouble, seules les bottes des soldats et de l'officier sont nettes. Les visages sont imperceptibles. Méconnaissables. Un embrun enrobe ce rêve et les protagonistes de ce même cauchemar, comme s'il tenait à masquer quelque chose. Une authenticité cruciale, un sacre à ne pas violer, sous peine de ne jamais plus retrouver le moindre souffle, mais surtout, d'y perdre la raison.

L'officier SS se tient devant lui. Il reconnaît ses bottes, plus hautes que celles des deux autres soldats. Plus brillantes. Droit comme un I, insensible au spectacle, insensible à la souffrance qu'il est en train de lui faire subir.

Klaus a beau hurler ses tripes, hurler la mort, personne ne viendra et au vu du plaisir qu'éprouvent ses deux bourreaux, des nazis plus fous que tous les fous réunis du plus grand asile jamais connu en Allemagne, personne ne parviendra à le sauver sinon une mort salvatrice.

Les yeux exorbitants des deux soldats se dévoilent, se précisent un très bref instant et laissent transparaître le malin lorsqu'ils daignent regarder le prisonnier qu'ils torturent, s'encourageant et plastronnant en se lançant des vannes, gonflant ainsi leur orgueil de mâle. Seul leur regard est perceptible. Tout le reste du visage se pare d'un aspect vaporeux.

Klaus n'est plus qu'un bout de chair, grillant au rythme des supplices endurés. Il ne sent plus ses pieds, plus ses mains, plus ses jambes, plus même sa tête, ils se sont arrangés pour la frapper à coups de pelle, comme si cela ne suffisait point.

Une odeur de roussi s'empare des lieux, après qu'ils lui aient lancé la dernière décharge. Klaus a à peine le temps de voir que ses doigts n'ont plus d'ongles et l'un des chiens dévorer un membre de... Non ! supplie-t-il en fermant les yeux et espérant avoir imaginé ce qu'il vient de voir, mais il sait qu'il n'a point rêvé . C'était bien un bout de bras. Un bras. Pas le sien. Quoique s'il s'agissait de son membre, il n'aurait la force de crier tout son effroi. Et combien même, sentirait-il quelque chose ?

Un des soldats vient vers lui, le regard méchant, une seringue à la main, il la lui plante dans l'aine sans hésiter. En espérant même, lui faire le plus mal possible. Mais la douleur ne veut plus rien dire à ce stade. Il n'a plus de larmes pour pleurer. Il se laisse aller en espérant ne plus jamais se réveiller, sombre dans l'inconscient, à moins que ce ne soit la potion qu'on vient de lui injecter qui lui fasse perdre connaissance.

« Voilà... Chut ! Chut ! » souffle Anna, en posant sa main sur sa poitrine et en le berçant gentiment. Klaus ouvre les yeux, observe le plafond vétuste de cette bâtisse. La moisissure telle une vérole, envahit le bois sans vergogne.

Il cligne plusieurs fois des paupières avant de poser son regard sur Anna. Il a de la peine à revenir à lui, à se défaire de ce rêve, à moins que ce ne soit des songes ou pire...

Il ne comprend pas. Ni ses cauchemars qu'il lui semble toujours avoir fait, ni cette prison dans laquelle on les maintient pour Dieu sait quelle raison.

Un son de voix, un chuintement est perceptible de l'autre côté de la pièce. Les deux prisonniers tournent la tête en même temps vers le bourdonnement en question. Klaus se penche pour tenter de distinguer qui en est l'auteur.

Une silhouette se dessine dans la faible lumière qu'un jour timide a toute la peine du monde à léguer dans cette chambrée. Les vasistas, minuscules et n'ayant jamais été lavés, semble-t-il, ne suffisent à laisser croire qu'il fait jour dehors, tant il fait sombre. Très sombre. La fenêtre, la seule fenêtre de cette bâtisse ne paraît en fait, qu'être un empiècement de la paroi laissant à peine entendre le clapotis de la pluie lorsque celle-ci tombe de plus en plus dru.

Un corps voûté, assis sur le sol, se balance d'avant en arrière. Un corps maigre, rachitique. Une de ses mains

tendues au-dessus de la tête, l'annulaire et l'index levés et tremblotant nerveusement sans discontinuer.

La jeune femme et Klaus soupirent en l'observant. Soulagés ou déçus, ils n'arrivent à décrire ce qu'ils ressentent, mais une chose est certaine, ils préfèrent se heurter à Franz plutôt qu'à l'un de ces soldats devenus fous à lier.

« Quel débile », se dit Anna, en observant le handicapé compter à voix haute et n'osant les regarder autrement que par-dessous son épaule. Des œillades obliques emplies de crainte et d'appréhension.

Elle secoue la tête, revient à Klaus en souriant timidement. « Un cauchemar ? » demande la jeune femme blonde d'une voix douce et chaleureuse. « Je... » tente de répondre Klaus en se frottant la tête et en observant ses doigts. Ses ongles sont bien en place. Son torse n'a aucune trace apparente de brûlures et son visage est assurément vierge d'ecchymoses et de boursouflures, sinon, elle ne le considérerait pas ainsi.

Il soupire bruyamment sous le geste de la main de la jeune femme, lui montrant du regard, les autres lits. Aucune tête ne dépasse des châlits, mais les matelas sont bien tous occupés. Malheureusement pour eux, songe Anna, en se mordant la lèvre inférieure.

Combien sont-ils dans cette chambrée ? Six, sept ? s'interroge-t-elle silencieusement en tentant de se rappeler chacun de ses compagnons survivant à ses côtés depuis ... Oh ! Mon Dieu, même ça, elle n'arrive pas à s'en souvenir...

Un courant traverse la pièce, sa mèche ondule comme une voile au vent. Elle la remet sur sa tête en souriant. Klaus tente de lui rendre la pareille, mais son rictus est

bref et plein d'inquiétude. Il s'assoit dans son lit, laissant tomber ses jambes dans le vide, au-dessus de la tête de son voisin de dessous. Anna lui frotte l'avant-bras pour le réconforter. Il reste songeur. Semble ailleurs. Dans un autre monde.

« On nous drogue Anna ! » chuchote-t-il à l'oreille de la jeune femme, en lui lançant un regard sombre. « On nous drogue tant et si bien que nous ne savons plus depuis quand nous sommes dans ce camp. Que nous ne savons plus même pourquoi nous y sommes arrivés ! Que nous ne savons même plus qui nous sommes.

Anna ne peut contenir l'agitation de ses paupières semblant se rebeller face à cette affirmation.

- Qu'est-ce que tu racontes ?
- La vérité ! Je ne sais pas comment, mais on doit nous injecter quelque chose pour que...
- C'est du délire ! s'emporte la jeune femme, en secouant la tête comme si elle refusait cette éventualité.
- On nous surveille. Chaque fait et geste est analysé par ces...
- Mais... comment pourraient-ils nous épier, voyons ? se défend-elle, d'une voix emplie de panique.
- Comment, ça je n'en sais rien, mais ce dont je suis persuadé, c'est que nous subissons des lavages de cerveau à tout moment par je ne sais quel foutu procédé !
- En es-tu sûr ?
- Je donnerais ma main au feu ! Pourquoi ne nous rappelons-nous jamais avec exactitude de la journée précédente ? Te souviens-tu de tous les événements d'hier ? Non, répond-il à sa place, sans même la laisser tenter une riposte. J'en étais sûr. Et aucun d'entre nous ne s'en souvient. On nous bourre de médicaments. De psychotropes ou

Dieu sait quelle merde dans le seul but, d'expérimenter, Anna. Nous ne nous rappelons même plus nos vies d'avant... D'avant tout ça. Ou si peu...

- Mais... Je m'en souviendrais si on avait tenté de me droguer... Je n'ai aucun souvenir de quoi que ce soit ayant trait à une seringue ou des gélules.
- Je ne te parle pas de seringue, Anna. Ni de bonbons, voyons ! la sermonne-t-il, comme une petite fille venant de dire la plus grande des bêtises. J'imagine qu'ils en mettent partout. Dans la bouffe, dans les couvertures, pour qu'on les inhale en dormant. Dans l'air ambiant. Partout !
- C'est dingue cette histoire. Tu crois vraiment ce que tu dis ? finit-elle, en ne le quittant pas des yeux ».

Klaus saute de son lit d'un bond agile. Il semble surpris lui-même. S'il était drogué, peut-être ne tiendrait-il pas sur ses jambes de la sorte.

Il pose sa main sur l'épaule d'Anna, plonge son regard azur dans le sien. Comme elle est belle, se dit-il, en l'admirant. Un sourire intérieur illumine sa figure, avant que ses yeux ne tombent sur les rayures de sa tunique.

Telles des décharges électriques foudroyant son crâne, des souvenirs l'assaillent sans crier gare. Comme un couperet tranchant l'espace-temps, ils le transportent dans le camp où ils furent acheminés par train. Le fatras des roues métalliques le long des rails l'abasourdit. Il peine à rester concentré, semble déconcerté, désespéré, avant de retomber dans ce wagon dans lequel une dizaine d'hommes moururent durant le voyage. Certains de froid, certains par manque d'air, mais d'autres, tout simplement d'appréhension. Ce qu'on racontait sur ces camps était horrible. De l'horreur pure. La vie semblait

avoir été allouée au diable en personne. Il put le constater par lui-même. Rien ne leur fut épargné. Ni les humiliations de bas étage, ni les pénitences les plus abjectes. Tout devint très vite incompréhensible. Surréaliste. S'il devait y avoir un enfer, alors c'était bien là qu'il se trouvait.

Il revoit ce garçon tué devant ses yeux pour avoir lâché un caillou. Un malheureux caillou. Un autre, brûlé vif dans le seul but d'amuser quelques soldats s'ennuyant. Il en vit même certains obligés de s'embrasser, pour être abattus juste après. Ou forcés de s'acquitter d'une dinde amenée tout spécialement au camp pour l'occasion. Une distraction. Une récréation...

Anna s'impatiente. Elle escompte de lui un peu plus de crédit. S'impatiente en silence avant de se départir de sa réserve. « Ne devrait-on pas en parler aux autres ? » le sort-elle de ses pensées sombres.

Il ne répond pas tout de suite. Comme paralysé par sa mémoire, décidément bien déficiente. Il se rappelle si peu en vérité. Tout lui revient par vagues. Par flashes et dans un tel désordre. Mais il n'est pas le seul dans la chambre à souffrir de cette insuffisance, il en est convaincu. Tous sans doute, reçoivent des informations virulentes ou moins violentes dans leur mémoire, sans pouvoir jurer qu'elles leur appartiennent vraiment, mais ressentant sans le moindre doute, la souffrance endurée. La douleur ne peut tromper. Lorsqu'elle nous frappe, songe-t-il, elle est indélébile et cela, pour l'éternité ou ce qu'on croit être l'éternité.

« Klaus ? » insiste Anna, en voyant bouger l'épaule de Michael, juste en dessous de lui. L'homme hésite, puis d'une voix blanche et résignée : « Non ! Je ne tiens pas à leur saper le moral. J'en parlerai si... »

Il ne peut finir sa phrase. Michael s'étend comme un chat en bâillant. Klaus admire ses belles dents et son magnifique sourire accentuant son ingénuité, avant de s'arrêter sur son teint diaphane ponctué de rousseur. Que cachent ses grands yeux hagards ne pouvant dissimuler la gravité et laissant deviner la folie en embuscade ?

- Bien dormi ? » demande-t-il au jeune homme en se raclant la gorge.

- Oui... hésite l'intéressé, en se frottant le visage dans ses deux mains.
- Mauvais rêve ?
- Non. Mais... c'est étrange maintenant que tu en parles, j'en ai fait un, oui, et j'avais vraiment l'impression que c'était réel. C'est comme si j'y étais.
- Ça nous arrive à tous.
- Je ne crois pas. C'était plus intense. Et complètement loufoque... Figurez-vous que je buvais un verre avec un type à l'habit si moulant, que je lui voyais ses muscles abdominaux à travers le tissu, déclare-t-il très naïvement, un sourire goguenard et béat pendu à ses lèvres.
- Et bien, il y a plus désagréable comme rêve...

Klaus est emprunté pour répondre. Il ne trouve plus ses mots. Il étudie le visage de Michael comme s'il voulait évaluer les dégâts, mais le jeune homme ne se désespère point de son sourire, mettant autant mal à l'aise Anna que Klaus.

La jeune femme confirme l'embarras d'un œil attentif. Elle remet les cheveux du jeune homme en état. Le seul avec elle, ayant un semblant de crinière sur le crâne. Elle le trouve beau garçon, a envie de lui déposer délicatement un baiser sur la joue, mais elle n'en fait rien. Elle se contente de l'envelopper dans un long regard de tendresse. Ça y est, je me souviens, songe-t-elle soudain, six, nous sommes six. Non, sept, je crois avoir oublié quelqu'un, mais qui ? Ah ! Je n'arrive pas à m'en souvenir... Mais si, voyons ! Oui, bien sûr, le débile. Ça fait donc sept, en conclut-elle, satisfaite, mais guère rassurée sur le fonctionnement succinct de sa mémoire, car elle est incapable de se remémorer leur nom à tous. Quelque chose l'empêche d'y parvenir à cet instant et elle en ragerait si elle s'obstinait. Elle préfère déclarer forfait et revenir à cette belle figure d'ange. Mais un changement radical envahit cette dernière, l'habillant d'une inquiétante et angoissante aura. Michael se tourne vers Klaus :

- Que faisons-nous là, Klaus ? demande soudainement le jeune homme d'une voix éraillée, cassant l'ambiance.

Anna retire la main de sa chevelure comme si elle venait de se brûler à une flamme, elle fait un pas en arrière. Son visage se glisse dans la pénombre.

- Je... je crains que la qualité de ton matelas et l'insalubrité de ce lieu ne t'en donnent la réponse, Michael.
- Mes rêves sont si positifs. Toutes les personnes semblent y vivre comme ils en ont envie. C'est merveilleux. Tellement vrai, que ça ne peut qu'exister quelque part. Ailleurs... J'en suis certain !

Michael accuse un flash le faisant sursauter. Une image de bébé, porté par les bras d'une femme et le tenant au-dessus de la tête, traverse son esprit. Il est troublé, tente

de dissimuler ce malaise soudain où il se sent si bien. Il a l'impression de flotter dans le ventre de sa mère. Il s'y sent en sécurité. Puis un petit garçon apparaît, timide, de grands yeux verts lui mangeant le visage. Il pense se reconnaître, mais il n'en est pas sûr.

- Je... je n'ai rien fait de mal, Klaus ? Du moins, je ne crois pas avoir fait quelque chose de si dégoûtant pour mériter ça... Pourquoi ? Pourquoi nous a-t-on fait cela ?
- Nous a-t-on ? relève Klaus, en accentuant bien sur le temps qu'il vient d'utiliser. Que veux-tu dire par là ?

Le jeune homme ne répond rien comme s'il n'avait pas entendu la question ou avait décidé de l'éluder. Il adopte une mine contrite. Il n'est pas capable d'évaluer la pertinence de cette observation. Son regard l'emporte ailleurs. Sans doute dans ce rêve si beau, si agréable... Un regard de moribond que ne comprennent, ou ne veulent interpréter Anna et Klaus, de peur de perdre la raison.

Elle tire la tunique de Klaus par le bras. « Crois-tu qu'il pense vraiment ce qu'il dit ou souhaite-t-il si fort ce qu'il pense, qu'il s'y perd ? Peut-être les drogues ? Cela prouverait tes dires... » souffle-t-elle à l'oreille de Klaus, et observant le jeune homme se lever.

Ses longs membres ne font qu'accentuer sa maigreur. Quel dommage, bien remplumé, il serait un bon parti, songe Klaus, en le suivant du regard.

Les autres se réveillent presque en même temps. Henke se frotte le visage. Helmut frappe dans ses mains comme pour se prouver qu'il est bien là. Stephan, lui, les laisse s'activer sans rien dire.

Très vite, tous se regroupent au milieu de la pièce, exceptés Franz et Stephan. Ce dernier reste tapi dans le fond de la chambre, immobile et spectateur. Klaus est intrigué, il l'observe un long moment tout en écoutant les autres. Certains tentant ou se souvenant de leur rêve, d'autres les enviant, mais tous, gardant un œil sur la porte de la chambre, angoissés et tétanisés à l'idée qu'elle puisse s'ouvrir.

S'ils ne font point de pareils cauchemars, selon leurs dires, songe Klaus, pourquoi donc ont-ils l'air si soucieux en observant l'entrée de cette bâtisse ? Quelque chose ne tourne pas rond. Quelque chose ne va pas. Et si cet homme, toujours en retrait savait quelque chose qu'ils ignorent tous. S'il était de mèche avec les nazis, se dit Klaus, en se frottant le menton et en continuant à l'examiner attentivement. Avec suspicion.

Il tente de se souvenir de son arrivée au camp, mais il ne parvient à se rappeler de ce jour mémorable, que du bruit des chiens de l'officier les aboyant et tentant de les mordre sous les rires de deux soldats. Deux soldats... N'y en a-t-il eu que deux ? Ou la drogue qu'on leur fait ingurgiter est si puissante, qu'il n'arrive à les compter, à leur coller un visage.

Et pourquoi n'entendent-ils plus ces clébards ? Ils devraient les entendre. Tous, devraient les entendre puisque c'est la peur au ventre, qu'ils attendent leur tour, pour passer à l'heure de torture, les chiens venant annoncer l'horreur. Mais ça, il ne l'a pas encore dit à Anna. Il ne lui a parlé que de soit dit cauchemars le concernant. Cela est déjà bien assez terrifiant.

En quelle année sommes-nous ? se demande-t-il soudain. Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à m'en souvenir ? Ce peut-il que ces monstres aient réussi à inventer des drogues si puissantes qu'elles effacent même de sa mémoire, le jour, l'heure et l'année dans laquelle ils se

débattent ? Sans doute... Mais dans ce cas présent alors, cela veut dire qu'ils ont gagné ou que du moins, leur technologie a pu évoluer et qu'elle est bien plus avancée et plus puissante que ce que n'importe qui pourrait imaginer dans cette pièce et peut-être bien, dans le monde. Cela sous-entend peut-être qu'ils ont gagné la guerre et que le monde est nazi. Tout entier ou le deviendra-t-il très bientôt... Il n'y a qu'en cette hypothèse, que leur présence à tous ici a encore un sens, en conclut Klaus, la peur au ventre.

Stephan ne bouge toujours pas lorsque Klaus s'avance vers lui. Il devient nerveux, semble perdre ses moyens à son approche. « Pourquoi ne viens-tu pas te joindre à nous ? demande Klaus, d'un ton ironique.

- Pour que tu te moques de moi ?
- Ne sois pas tant sur la défensive. T'ai-je agressé ?
- Non, mais ça ne saurait tarder. Comme à chaque fois.
- A chaque fois ?
- Oui !
- Tiens donc, tu te souviens de cela ?
- Parfaitement.
- C'est étrange, je n'ai pas souvenir d'autre fois. Pas même d'une seule fois. Apparemment, tu as quelque chose que nous devrions tous envier !
- Et qu'est-ce donc ?
- La mémoire.
- Oh ! ne crois pas que...
- Je ne crois rien Stephan. Je constate. Comment diable sembles-tu si bien te souvenir d'aussi infime détail ?
- Je n'en sais rien. Et puis je te l'ai dit, ce n'est que...
- Je n'arrive pas à me souvenir aussi bien des conversations que j'ai pu avoir avec toi. Avec qui que ce soit d'ailleurs. De certaines choses, peut-être, mais à savoir si j'en ai parlé avec toi plutôt

qu'avec un autre, ça... Je me souviens à peine de toi.

- Tu es le seul qui me parles dans cette pièce, ce n'est pas difficile de m'en rappeler !
- C'est vrai. Enfin... c'est vrai pour l'heure. (Un malaise s'imisce entre les deux hommes. Klaus réfléchit un instant) Fais... fais-tu des rêves, Stephan ? lui demande-t-il d'un ton grave et sans que les autres ne les entendent.
- Pourquoi ?
- J'aimerais que tu me répondes.
- Et toi ?
- De temps à autre, oui ça m'arrive.
- Elle est étrange ta question. L'as-tu posée aux autres ?
- Non. Je ne tiens pas à leur faire... peur.
- A moi tu peux alors ?
- Je pense que tu es intelligent et tu parais le plus âgé de nous tous sans vouloir t'offenser. Il me semble qu'on doit pouvoir discuter ensemble de choses plus importantes qu'avec les jeunes... Les années ont dû t'apporter la sagesse. Du moins, une certaine forme de sagesse.
- Mais...
- Je vais te poser ma question autrement, Stephan. Saurais-tu des choses que je ne sais pas ? Nous cacherais-tu des vérités que nous ignorons ?
- Qu'est-ce que tu vas chercher ?
- Sais-tu ce qu'on nous fait ? Ce qu'on nous fait subir ici ? demande-t-il, d'un ton emplis d'horreur ».

Stephan se laisse tomber dos au mur, devient pâle, livide. Il glisse comme une poupée de chiffon. S'affaisse lentement.

Klaus le retient en l'empoignant par le col de sa tunique, remarque son crâne serti de touffes éparses. Ceux l'ayant

rasé s'y prirent très mal apparemment. Il le secoue un peu, cherche des réponses dans son regard. Ne décèle rien d'autre qu'un vide étrange. Inquiétant. Effrayant...

À n'en pas douter, cet homme sait quelque chose qu'ils ignorent tous. Mais pourquoi donc ne dévoile-t-il rien ? Pourquoi se cache-t-il ainsi de tous comme s'il craignait qu'on vienne le choisir comme suivant sur la liste pour être torturé ? Ploie-t-il sous le poids d'un vilain secret ou n'est-ce que la peur de l'inconnu qui lui donne cette mine blême ?

Klaus observe pendant quelques secondes et avec minutie cette figure, des traits marqués dévoilent un visage carré, presque dur. Dur, à n'en pas douter.

Il tente de se souvenir de lui. Mais sa mémoire ne lui permet de ne se remémorer qu'une scène les reliant, dans un camp quelque part, mais l'image est floue et il ne peut jurer que ce soit bien lui. Était-ce ici ? Klaus ne peut y répondre. Il lâche Stephan qui remet sa tunique en bon état.

Oui, il sait. Il sait quelque chose, songe Klaus, en s'éloignant un peu de lui, anxieux et comme paraissant avoir vu le diable en personne.

Il n'attend aucune réponse. Aucun signe trahissant cet homme de plus de quarante ans et se défendant de ne pas être un déviant. Tssit ! Un déviant... comme si Michael et Helmut en étaient vraiment conscients. Eux, n'ont de déviant que leur beauté et l'impertinence à ne pas en douter, flanqués de cette jeunesse qu'on cherche tant à garder. Et s'ils touchèrent et embrassèrent la chair de coquins assoiffés et avides de découvertes en quelques occasions, ce ne fut sans doute que pour expérimenter. Qui ne l'a pas fait, ou n'a eu envie de le faire au moins

une seule fois lors de cette adolescence, décidément très déterminée à s'émanciper ?

Klaus fait encore quelques pas, jusqu'à ce que les paroles du groupe lui soient audibles, puis se retourne et se joint aux autres, en se forçant à sourire et à paraître normal.

Anna relève le malaise. Elle vient se placer derrière lui, lui souffle à l'oreille : « Que se passe-t-il ? On dirait que tu as vu Hitler en personne ? »

Klaus ne répond rien. Il éclate de rire avec une certaine retenue lorsque Michael explique son rêve. Le cocktail étrange qu'il a bu avec un éphèbe dans un bar. Les tenues sexy et décontractées des clients de ce même bar. Le spectacle de travestis très inaccoutumé. Rien à voir avec les shows de l'Eldorado de Berlin, sur la Motzstrasse, se dit Klaus, en se rappelant soudain cet endroit.

Des enfants, voilà ce qu'ils sont, se dit Klaus, en tournant la tête et en jetant un œil sombre à Stephan, toujours immobile et embusqué dans la pénombre.

« Il est temps de parler, je pense ! souffle Anna au creux de son oreille. Il est grand temps », finit-elle, en allant se mettre de l'autre côté du groupe, juste en face de Klaus et de son regard azur, si beau de son tout proche souvenir. Pourquoi donc paraît-il si sombre tout à coup, songe la jeune femme, en examinant chacun de ses comparses.

Klaus se réveille en sursaut. Il respire fort, halète comme s'il venait de courir un deux cent mètres à vive allure.

Il fait nuit dehors, c'est la première fois qu'il se réveille durant ce qui semble être la pleine nuit. C'est étrange, pense-t-il, en se grattant la tête et en se penchant pour voir si son voisin du dessous est endormi.

Le léger ronronnement que Michael laisse entendre le rassure. Il se rassied dans son lit. Se demande bien pourquoi lui seul semble éveillé. A moins qu'ils ne fassent tous semblant et s'épient entre eux, comme tétanisés à l'idée d'apprendre quelque chose de désagréable sur leur condition. Craignant qu'éveillés, ils ne soulèvent cette chape de plomb, n'ouvrent la boîte de Pandore...

Klaus secoue la tête en soupirant fort et en ramenant ses genoux contre son torse comme s'il avait froid. Il reste un instant ainsi, se balançant d'avant en arrière comme pour trouver des réponses. Mais aucune réponse ne vient frapper son esprit. Aucune question non plus d'ailleurs, se plait-il à souligner, en observant la porte de la chambre en catimini.

Pourquoi diable personne n'a-t-il jamais essayé de sortir de cet endroit sordide ? songe-t-il, en imaginant les soldats armés de leur doberman et de leur mitraillette, prêts à faire feu sur le premier qui poserait un pied dehors.

Bon Dieu, quel temps fait-il au-dehors ? Quel jour se profile donc au matin ? Quelle année ? se demande Klaus, en déployant ses longues jambes le long du lit.

Il tente de se souvenir de ses rêves, mais aucun cauchemar ne semble l'avoir touché cette nuit. Pas le moindre songe, la plus petite illusion. Comme s'il était soudainement guéri d'un mal incurable.

En se mettant sur le côté et en posant son menton dans le creux de la main, il repense au rêve du benjamin de la chambre. Ce dernier s'en souvient parfaitement, ce qui le surprend quelque peu vu que d'un jour à l'autre, ou ce qu'il croit être d'un jour à l'autre, il a toutes les peines du monde à se souvenir de ce qu'ils ont discuté la veille ?

Comment ce gamin peut-il décrire des lieux qu'il n'a jamais vu ? Ce n'est pas possible, tout semble si réel pourtant lorsqu'il narre ces moments que ça en paraît presque magique.

Et ça lui permet de repenser à l'Eldorado. Des flashes l'assaillent comme une rafale de chevrotines. Les rues de Berlin se dessinent. Berlin la fière. Berlin la magnifique. Comme il l'aimait sa ville...

Une décharge le renvoie dans ce bar. Lorsqu'il avait à peine vingt ans. Il lui en a fallu du culot pour y entrer. D'abord un pari, pour ensuite, y aller régulièrement. C'était une époque si... folle, se remémore-t-il, en souriant. C'était magnifique. Les amis pleuvaient et les embrasser n'était pas encore un délit. Un crime.

Quel dommage que les SS l'aient fermé si abruptement pour en faire un bureau de propagande du parti nazi. La façade invitant les chalands à y entrer était recouverte d'une immense croix gammée. Ça, Klaus s'en rappelle bien comme il se souvient des archives de Magnus Hirschfeld pour qui il travailla quelques mois, allant rejoindre le gigantesque bûcher allumé devant l'opéra de Berlin. Ainsi que son buste les accompagnant dans les flammes. Une date s'inscrit dans sa mémoire. Ce devait être un dix mai. Pourquoi se souvient-il de ça tout à coup ? Tout semble si clair dans sa tête, qu'il en a presque des frissons.

Il se remet sur le dos en repensant à l'Eldorado et aux garçons qu'il embrassa dans les coins sombres de l'établissement, avant de terminer dans les toilettes. Ce n'était guère romantique, mais ça rendait l'amour ou ce qu'ils imaginaient être l'amour, possible, et ça, ça valait bien quelques sacrifices, à commencer par le décor désuet d'un pissoir de bar. Ça aurait pu être pire...

Les langues que l'on suce avec gourmandise, la peur au ventre et la crainte qu'un plus beau ne nous vole cette friandise, ce corps, cet objet du désir, cette chaleur à laquelle on s'accroche comme à la prunelle de ses yeux. Comme au bois du poêle que l'on aurait fendu tout l'été afin de ne pas mourir de froid l'hiver... Ces muscles que l'on tâte, ce culs que l'on pelote, cette queue que l'on secoue, qu'on avale toute entière, qu'on souhaite au fond de soi. Ces caresses maladroitement, ces baisers rendant fou, ces lèvres se mordant, ces cheveux que l'on tire violemment, ces soupirs que l'on relève avec faim... Ah ! Il donnerait tout pour retrouver le goût. Le goût d'un gredin qu'il se contenterait de serrer dans ses bras. Juste ça.

Klaus scrute encore le plafond en explorant les souvenirs, ou ce qu'il peut en tirer dans sa condition limitée, lorsqu'un bruit le fait sortir de ses songes.

Stephan se lève pour aller vers la seule fenêtre laissant à peine filtrer la lumière du jour lorsqu'il fait beau.

Ce dernier semble affolé, comme s'il entendait des voix ou voyait des ombres dehors...

Il longe la paroi de la chambre jusqu'à la fenêtre, s'accroupit dessous en s'accrochant de la pointe de ses doigts au rebord étroit et en se soulevant doucement

pour voir... mais pour voir quoi ? s'interroge Klaus, se penchant plus en avant pour mieux l'observer.

Il n'y a rien à voir. Rien à voir du tout que nous ne sachions. Que nous ne connaissions déjà. Pourquoi se cache-t-il donc de la sorte ? Pourquoi longe-t-il les murs comme s'il y avait du monde de l'autre côté de cette cloison. Comme s'il y avait autre chose, que nos bourreaux...

C'est alors qu'il perçoit Franz, tétanisé plus que jamais et rentrant la tête dans ses épaules comme s'il avait peur que quelqu'un n'apparaisse et le frappe ou le malmène. Klaus est très intrigué. Il retient son souffle et continue de les observer.

Cette mascarade dure un bon moment, puis, plus rien. Stephan retourne dans son lit et se rendort aussitôt tandis que Franz se réfugie dans la pénombre pour ne laisser de visible que ses pieds. Klaus descend de sa couche.

Il vérifie que l'aîné de la bande soit bien endormi et va se placer aux mêmes endroits qu'il était, posant son index sur ses lèvres lorsque Franz le surprend.

Klaus prend autant de précautions que Stephan. Il se soulève tout doucement et tente de distinguer une ombre, mais rien. Pas même une brume suintant le long de la vitre. Pas un bruit ne se perçoit de l'autre côté, pas un pas ne fait craquer le plancher ou une branche, au dehors. Pas le plus petit sifflement d'un vent. Encore moins le grondement d'une bourrasque, pourtant la mer n'est pas loin, les courants doivent être fréquents, à n'en pas douter. Pas même un oiseau, pas même un rat ne...

Tiens, songe Klaus, c'est étrange, les rats pullulaient un certain temps dans la chambre. Il leur arrivait même d'en manger. Il s'en souvient clairement. Oui, il se rappelle de ce gros, de cet énorme rat que tout le monde eut peur de tuer. Hum, songe-t-il, le goût de cette chair rôtie lui

revient, semble passer sous son nez avec une telle authenticité, qu'il renifle à deux ou trois reprises, en pensant si ce n'est de se nourrir, au moins de combler un odorat, décidément bien terne.

Il se laisse tomber par terre en glissant le long des rondins de bois, comme hypnotisé par ce doux souvenir. Semble ailleurs, comme drogué ou envoûté par un esprit.

Helmut a toute les peines du monde à le sortir de son rêve. Il le secoue brusquement. Klaus sursaute en le voyant, se recroqueville comme un enfant.

- Qu'est-ce que tu fais là ? demande l'athlète.
- Tu l'as tué. Tu l'as bien tué ? demande Klaus, encore pris dans les songes.
- Qu'est-ce que tu débloques ?
- Le rat. Le rat...
- Réveille-toi Klaus ! s'insurge Helmut, en le secouant avec virulence.

Klaus semble revenir de très loin. Il est surpris de se voir assis par terre. Ne comprend pas ce qu'il fait là. Franz a repris ses mouvements habituels, se balance d'avant en arrière en bourdonnant et gémissant doucement.

- Je... je rêvais.
- De quoi donc ?
- De rat, si je ne m'abuse.
- De rat ?
- Oui. Je me souviens maintenant. C'est celui que tu avais tué. Ça s'est passé ici. C'est dans cette chambre qu'on l'a mangé. A moins que ce soit dans un autre camp. Tu ne te rappelles de rien ?
- Ecoute, je ne vois pas où tu veux en venir Klaus. Je...
- Vraiment ?

- Puisque je te dis que je ne me souviens de rien. De rien du tout.
- Bon....
- Il faut que tu viennes. Michael n'a pas l'air bien.

Klaus se relève péniblement, comme s'il venait d'ingurgiter un immense festin. En tout cas, il en sent encore les effluves.

Arrivé devant le lit de Michael, il est immédiatement frappé par les traits tirés du visage du jeune homme. Pâle, presque transparent, Michael est inconscient. Il divague, dit des choses incompréhensibles.

C'est le plus jeune. Peut-être le plus vulnérable de nous tous, songe immédiatement Klaus en le voyant souffrant. Normal qu'il ne se sente pas bien avec tout ce qu'ils doivent nous faire ingurgiter. Sans parler des expériences. Personne ne sait quelle expérimentation a subi son voisin de lit et pourtant, chacun d'entre eux y a eu droit. Ça se sent, ça se lit sur les visages. La peur, l'effroi, l'horreur y est inscrite sur chacun d'eux. Normal qu'un gamin comme Michael ne résiste longtemps à de tels châtiments. Comment faire pour l'aider. Comment faire ? rage-t-il intérieurement.

Les autres ont tous le regard tourné vers lui. Sauf Franz qui s'est levé et semble compter le nombre de clous plantés dans les poutres toujours en se balançant. Stephan, bien sûr, est discret comme à son habitude.

« Tu m'entends petit ? » demande Klaus, en posant sa main sur l'épaule du jeune homme et en le secouant gentiment.

Aucun son n'est émis. Pas un mot, pas un geste, pas une grimace n'est décochée. Klaus se frotte le front machinalement et nerveusement. « Alors, une idée ? »

demande Henke, son crâne lisse agrandissant ses yeux déjà prêts à lui manger le visage. De grands yeux verts. Elle est inquiète, interroge Anna du regard avant de retourner au visage du jeune homme. « Il n'a pas l'air de souffrir ! dit-elle, en passant sa main dans le crin du garçon d'un geste plein d'affection.

- Qu'en sais-tu ?
- Ça se verrait.
- Elle a raison, lance Anna, en observant Michael, plutôt serein et l'air apaisé. Que se passe-t-il donc dans ce camp ? Que nous font-ils ? Pourquoi ne nous les voyons-nous plus ? interroge la jeune femme en tremblant comme une feuille. Il se passe quelque chose !
- Allons, ne dis pas n'importe quoi ! tente de la calmer Klaus. Tu tiens à faire peur à tout le monde.
- Faire peur ? Tssit ! mais ne crois-tu pas qu'il y a longtemps que nous n'avons plus peur ? C'est du moins, ce que je ressens. Et je suis certaine que vous tous ressentez la même chose.
- Soit...
- Comment soit ? Quand vas-tu cesser de vouloir jouer au papa ? Tu ne peux pas nous sauver, Klaus. Tu dois parler de ces rêves. Je suis sûr qu'ils ont un rapport avec ce qui arrive à Michael. Tout comme je suis certaine qu'ils auront un rapport avec ce qui nous arrivera à tous...

Klaus recule d'un pas en baissant la tête. Tous attendent une réponse. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de rêves ? demande Helmut, le menaçant de sa carrure d'athlète.

- Mais... enfin, elle divague ! Elle dit n'importe quoi. Elle est sous le choc, voilà tout ».

Anna s'agite de plus en plus en lui lançant des regards lui implorant de dévoiler ses cauchemars, mais Klaus résiste

et se braque. La jeune femme devient hystérique, s'acharne sur un matelas qu'elle dépèce en quelques morceaux. « On va tous mourir ! On va tous y passer ! » hurle-t-elle, en perdant complètement les pédales et en regardant tomber la paille et les morceaux de tissu sur le sol.

Elle ressent une drôle d'impression. Comme si elle venait de réussir à accomplir un acte extraordinaire, presque héroïque dans sa condition.

Tous se taisent, tous regardent ces morceaux de tissu rejoindre le sol en silence, mais personne ne fait part de l'admiration qu'ils éprouvent étrangement.

Anna lance ce qui reste de la paillasse sur le sommier, désabusée et désemparée. Henke vient la calmer en la prenant dans ses bras. Elle jette une œillade sombre à Klaus, qui secouant la tête, cède à la pression. « Bon, puisque Anna n'a pu tenir sa langue... peut-être est-ce mieux ainsi finalement, je....

- Quel rêve ? demande Helmut, d'un ton lui conseillant d'obtempérer.
- Des cauchemars en fait. Enfin... je crois.
- Oui. D'horribles cauchemars... hurle Anna, en ne pouvant contenir sa colère et son inquiétude. Et si ça se trouve, on y a tous une place !
- Raconte ? lui conseille Helmut, tandis que Stephan s'avance vers le groupe en tendant l'oreille ».

Klaus commence à parler tout en ne quittant pas des yeux Michael, dormant comme un bébé venant de téter son biberon. Il explique les tortures, les sévices, les humiliations, les rapports sexuels forcés avec... il hésite, avec tout ce qui traîne, y compris les chiens. Il a envie de vomir. N'ose regarder ses confrères lorsqu'il décrit certaines scènes. Il a honte. Honte d'être l'unique témoin de cette horreur. C'est si lourd à porter. Si lourd. Et

puisque il est le seul, quel rôle a-t-il donc à jouer dans cette histoire ?

« Il n'est pas le seul ! intervient Stephan, son visage se dévoilant sous un rai de lumière tamisée. J'en fais également, et de bien plus terribles », finit-il, en se frottant le menton et en lançant un regard complice à Klaus, qui ne le lui rend pas.

Il ne l'aime pas. Maintenant, il en est convaincu. Il ne sait pas pourquoi, mais il ne sent pas ce type.

Tous regardent Stephan comme s'ils le voyaient pour la première fois. Ils l'examinent attentivement, attendent la suite avec impatience, mais l'homme reste sur la réserve. Il n'en dit pas plus. Fait un pas en arrière et retombe dans la pénombre.

Les têtes se tournent vers le plus jeune d'entre eux, bougeant et maugréant quelques mots. Anna lui caresse la joue, lui donne un baiser sur la tempe et crie après Franz pour qu'il cesse de compter à voix haute. Toujours plus fort comme s'il voulait qu'on ne l'oublie pas. Qu'on fasse attention à lui. « Ferme-là le débile ! » hurle-t-elle, hystérique et de la folie reluisant dans le regard.

Il se tait un moment, puis se remet à compter en se balançant et en faisant aller son index comme une baguette magique. Sa voix, sa présence leur devient insupportable.

« Ferme-la Franz ! » s'emporte Stephan, en allant vers lui d'un air menaçant. Il lève la main au-dessus de la tête du jeune homme et veut le frapper, mais Helmut le retient par le bras. Fermement. Stephan résiste quelques secondes puis, voyant qu'il ne ferait jamais le poids, laisse tomber et s'en retourne dans la pénombre. « Pas de ça entre nous ! Tu m'entends ? » lui conseille l'athlète d'un ton plein de défi. Stephan secoue la tête en souriant.

« Quoi ? Qu'est-ce qui te fait sourire ? Hein ? C'est Franz ? C'est de lui que tu te moques ? demande Helmut, d'une voix lui conseillant la prudence quant à ce qu'il va dire.

- Mais non, voyons !
- Alors quoi ?
- Je... je me dis qu'on en est à prendre soin de cet... de cet être sans tête tandis qu'on nous torture à tout va ! finit-il, en riant nerveusement.
- Peut-être mérite-t-il plus d'être soigné que n'importe lequel d'entre nous ici ! renchérit Helmut en voulant caresser la tête du jeune homme se retirant immédiatement d'un geste brusque afin d'éviter tout contact, mais se calmant gentiment.
- Et bien vas-y, ne te gêne pas... dis-le aux nazis quand tu les verras ! rajoute-t-il, exaspéré et dégoûté ».

Il serre le poing et fait quelques pas nerveusement pour ne pas cogner sur quelqu'un, se concentre et frappe le bois de la cabane en poussant un cri de rage. « On va tous crever ! Vous ne voyez pas qu'on est en train de mourir à petit feu ! On est déjà mort pour le reste du monde de toute façon, alors...

- Qu'est-ce que tu as dit ? demande Klaus, en venant se placer entre lui et l'athlète.
- Quoi ? Tu sais très bien ce que je veux dire. Personne ne s'en sortira. Personne ne trouv...
- Ferme-là ! Tu tiens vraiment à détruire le moral plus qu'il ne l'est déjà !
- Ben voyons... envoie-moi la facture, c'est moi qui régale !
- Tu es... tu es navrant Stephan. Vraiment navrant. Helmut a raison, Franz vaut bien plus que nous. Lui au moins, n'essaie pas de tirer sur l'ambulance !

- L'ambulance ? Non mais je rêve... Et pourquoi pas le fleuriste tant que tu y es... lance-t-il, en craquant.
- Klaus dit vrai, ferme-la Stephan ! vient s'immiscer Henke, en le fustigeant du regard. Tu n'as jamais rien dit de positif jusqu'ici. Tu n'as jamais rien dit du tout d'ailleurs ! se surprend-elle à brailler, en réfléchissant aux propos que cet homme aurait bien pu tenir, mais elle doit le constater avec embarras, aucun souvenir la reliant à lui ne s'éclaircit dans son esprit. Elle ne peut qu'accuser une carence flagrante à son sujet. Tu veux que je te dise Stephan, je crois que tu as la frousse. Je crois que tu es mort de peur et que tu ne supportes pas la vérité ! Voilà tout. Klaus a raison. Gardons nos forces pour construire et non pour nous écharper comme des midinettes.
- Klaus, Klaus, Klaus... mais appelez-le Dieu, tant que vous y êtes ! répond-il, en pleurnichant.
- Il n'est peut-être pas Dieu, mais lui cherche des réponses. De bonnes réponses. Toi tu as fait quoi jusqu'ici ? Rien. Tu t'es tapi dans l'ombre en attendant un miracle.
- Henke a raison, soutient Helmut, en allant voir comment Michael se porte. Qui étais-tu exactement dans la vie, Stephan ?
- Mais...
- Un traître ? Un collabo ? Un vendu ?
- Je ne te permets pas, espèce de ballerine manquée ! Au lieu de forniquer dans les vestiaires avec des éphèbes, tu aurais mieux fait de nous rapporter des médailles ! »

Helmut sent la haine le dévorer mais il réagit avec fair-play, sans violence, ni même, agressivité. Il se surprend. Le laisse finir sa phrase en le regardant. Il lui semble pitoyable. Pourquoi est-il si détestable ? Pourquoi n'est-il

aimé de personne ? Même Franz le craint et l'évite le plus possible. Surtout Franz, semble-t-il. Et comment sait-il qu'il était athlète ? Même lui, a de la peine à s'en souvenir...

Michael se réveille, il ouvre les yeux sous le regard doux d'Anna, lui caressant la tête. « Chut ! Il se réveille ! lance-t-elle à tous, de la fierté dans la voix. Tu nous a fait peur Mick !

- Ah bon ?
- Oui. Tu n'avais pas l'air bien du tout.
- Pourtant je ne me suis jamais senti si bien... Enfin je crois. C'était... c'était merveilleux les amis, continue-t-il naïvement. C'est comme si je volais, oui, comme si je volais dans les airs vers je ne sais quoi...
- Je crois surtout que tu as trop dormi ! le coupe Klaus, en venant lui tapoter la cuisse. Quand vas-tu arrêter de t'inventer des mondes, gamin !
- Klaus ! s'insurge Henke d'une voix autoritaire.
- Quoi ? Mieux vaut-il aussi le mettre au courant.
- Mais au courant de quoi ? demande le jeune homme, en les regardant l'un après l'autre.
- Eh oui Klaus, au courant de quoi ? répète Stephan d'un ton moqueur.
- Déjà qu'il ne vit pas dans un conte de fée ! le coupe-t-il froidement d'un ton tranchant. Nous sommes dans le camp S, Michael, tu te rappelles !
- Oui.
- Et... je viens d'expliquer aux autres que je fais d'étranges rêves... des cauchemars en fait. S'ils s'avèrent réels, alors on ne peut exclure l'hypothèse qu'on nous torture Michael. On nous fait endurer les pires horreurs. (Le garçon reste silencieux, le regard fixe et semblant ne rien comprendre à ce que ce bel homme tente de lui

expliquer) Tu comprends ce que je te dis ? Je crains... en se tournant vers les autres, je crains que ces rêves, que ces cauchemars ne soient pas que de simples songes en vérité, mais bien notre quotidien.

- On y vient enfin ! s'enorgueillit Stephan, d'une voix de vainqueur.
- Tu penses vraiment ce que tu dis ? l'interroge Henke, en secouant la tête.
- Je le crains. Sinon comment expliquer cela ? Comment expliquer nos pertes de mémoire. Ne serait-ce que pour nos repas... Personne ici ne se souvient d'avoir mangé la veille, n'est-ce pas ? (Tous acquiescent d'un signe de tête) C'est parce qu'on nous nourrit par des moyens autres, que des aliments.
- Quoi donc alors ? demande Henke.
- Peut-être des pilules. Des produits qu'on nous injecte et qui nous permettent de tenir ou je ne sais quoi...
- Si je te suis bien, Klaus, tu insinues sans complexe, qu'on nous drogue, qu'on nous nourrit, qu'on nous torture à notre insu et cela même, sans que l'on ne s'en souvienne d'un jour à l'autre ? lance Henke, d'un ton ironique.
- C'est à peu près ce que j'avance, oui.
- Foutaise ! se défend-elle, en secouant la tête.
- Et s'il avait raison ? demande Stephan, tandis que les autres restent silencieux et écoutent. La vieille socialiste et rationnelle que tu es doit avoir de la peine à admettre que ça puisse être vrai, je l'admets, mais...
- Dois-je te rappeler que je suis écrivain ! le sermonne-t-elle, en le jugeant de haut.
- Oui, écrivain et athée ».

Henke reste sans voix un instant. Comment cet homme sait-il tout ça sur elle. Comment peut-il affirmer des choses aussi personnelles ? Personne dans ce camp, ne peut assurer avoir connu un tel ou un tel avec certitude et conviction. Personne. Comment sait-il tant de choses sur presque chacun d'entre eux ? Ce n'est pas possible. Elle n'arrive pas à se souvenir de Stephan comme il se souvient d'elle, apparemment, mais s'il y arrive, elle doit aussi y parvenir car leur chemin s'est croisé, assurément. En tout cas, sa mémoire à lui, semble bien moins endommagée que la leur à tous, réunies. Il faut qu'elle sache qui était Stephan. Qu'elle s'en souvienne, se rappelle de sa vie d'avant. De comment est-ce qu'elle est arrivée là... Mais pour l'heure, elle ne fait état de ses craintes, ni de ses doutes, aux autres. Ne laisse rien transparaître, pas la moindre émotion, le moindre signe susceptible de dévoiler son désarroi. Elle se contente de lui répondre sur le même ton qu'il l'a abordée :

- Et alors ? Ton Dieu nous a-t-il seulement fait le plus petit signe depuis que nous avons été déportés ? Voyons ! Qui de nous deux est le plus rationnel Stephan ?
- Tu n'es qu'une sale...
- Allons, allons ! s'interpose Klaus en calmant le jeu. Ce n'est pas ainsi que nous avancerons. Vous ne pensez pas ?
- Ha ! Mais avancer où, Bon Dieu de merde ! rétorque la femme, en croisant les bras sous sa poitrine. Nous sommes condamnés. Nous allons tous mourir, c'est la seule chose dont je soie sûre ! lance-t-elle sèchement.

Anna sanglote en croisant les bras. Elle va craquer.

- Et comment en es-tu si sûre ?
- La mort rôde, vous ne la sentez pas ? Elle est partout. Traverse la pièce comme une voleuse, nous tâtant, nous auscultant pour savoir combien

de temps encore il lui faudra attendre. Telle une bête, elle attend que la charogne que nous sommes trépasse pour se jeter dessus !

- Ça suffit ! s'écrie Klaus, en examinant le visage du plus jeune. Tu tiens vraiment à le terroriser plus qu'il ne l'est déjà avec tes fabulations.

Il jette un œil à Anna, tente de la rassurer en lui faisant un semblant de sourire, mais elle tremble comme une feuille.

- Ah ! Cesse de le prendre pour un bébé ! En arrivant dans les camps, Michael est devenu dans la seconde un homme. Lorsqu'on reçoit une telle horreur dans la figure, on ne peut que vieillir.
- Ferme-la, espèce de folle !
- Moi, folle ? Après ce que tu viens de nous dire ? Enfin... vous n'allez pas croire ce déluré ? demande-t-elle à tous ces regards, cherchant des réponses. Regardez Michael, a-t-il l'air d'avoir peur ?

Ils observent le garçon de haut en bas. Constatent tous avec surprise que sa figure n'émet pas le moindre effroi, ne dévoile aucune trace d'appréhension. Henke sourit. Elle semble leur avoir dévoilé une information considérable, à n'en pas douter.

Le jeune homme a l'air serein et semble dénué de toute crainte, quant à ce qui pourrait lui arriver. Quant à ce qui va leur arriver.

Il se gratte la tête, passe la main dans ses cheveux en ressentant une certaine fierté. Il s'assied au bord de son lit, épie l'assistance de son minois de lutin. Il est beau, lumineux. Helmut s'approche de lui en s'accroupissant pour être à sa hauteur.

- Comment te sens-tu ?
- Bien. Merci. Maintenant que l'orage est passé, je me sens mieux. Que vous arrive-t-il, vous êtes tous devenus fous ma parole !
- Ce serait légitime tu ne crois pas ? se défend Klaus en venant se mettre en face de lui.
- Je pense... je pense, se reprend-il en inspirant profondément, que nous arriverons bientôt vers l'issue de notre... de cette drôle d'histoire. Je le sens. Tout mon corps me lance des signes confirmant ce que je vous dis. Bientôt, nous serons saufs. Nous quitterons cet endroit, ce cauchemar... Oui, bientôt, finit-il, le regard ailleurs et le visage empli de béatitude. Comme s'il venait de déguster de la guimauve ou du miel.

Klaus ne croit pas un mot de ce qu'il vient d'entendre tandis que Stephan s'éloigne dans le coin de la chambre, mais il décide de se taire et de ne pas creuser plus profondément sa théorie. Il laisse tomber son visage dans le creux de ses mains, anéanti comme s'il venait d'apprendre une terrible nouvelle.

Anna le rejoint, hésite un instant, sa main au-dessus de l'épaule de son confrère, puis ose. Elle lui caresse le bras gentiment sans qu'il ne réagisse. Il lui faut quelques secondes avant de réaliser ce toucher, somme toute, fort agréable. Il lève ses grands yeux de chien battu. Il aimerait pleurer. Pleurer de joie. Personne ne l'a touché depuis... Il ne s'en rappelle même plus. Sans doute depuis des années.

Il est submergé d'une émotion le faisant trembler. Le regard qu'il lance à la jeune femme est un regard de remerciement. Elle lui sourit, puis retire sa main, se sentant quelque peu mal à l'aise ou en faute.

Elle ressent quelque chose d'étrange. Comme un lien les unissant sans pouvoir expliquer lequel. Elle aimerait mais sa mémoire n'est pas même capable de lui désigner avec justesse le goût de son dernier repas, comment pourrait-elle se souvenir d'autre chose ? Elle ressent une haine lui monter au cou. Elle a envie de frapper. Frapper les bourreaux s'amusant avec eux. Les observent-ils, ces mécréants, ces suppôts de Satan ? Sans doute. Peut-être même écrivent-ils tout ce qui se dit dans cette chambre. Filment-ils leurs moindres faits et gestes. Ils doivent en avoir les moyens, sans doute ont-ils fait d'énormes progrès dans ce domaine... Chaque pas, chaque initiative est peut-être analysée, décortiquée, disséquée.

Elle a envie de pleurer mais n'arrive pas à lâcher la moindre larme. Elle ne parvient pas à ressentir ses émotions jusqu'au bout. Comme si quelque chose l'en empêchait et les retenait dans un profond abîme. Comme si on l'avait amputée de cette faculté à ressentir. Ressentir vraiment.

Quelque chose ne tourne pas rond, assurément, opine-t-elle, en jetant une œillade à Klaus, l'observant en catimini. Elle laisse battre ses cils, tente de remettre une mèche de cheveux qu'elle dut avoir bien plus longue, avant. Avant tout ça. Avant l'horreur. Comme elle devait être belle, se dit Klaus, en regrettant presque d'apprécier plus les garçons que les filles.

Un long silence envahit la pièce, comme si la méditation était soudain de rigueur. Chacun part dans ses songes ou ce qu'il croit être ses songes. Se prend à rêver à l'après camp. A une pseudo liberté. A un ciel bleu dépourvu de nuages. A la vie. A la vraie vie.

Le temps est mitigé dans ce rêve-ci. Le même que fait Klaus depuis... il ne s'en souvient plus. Depuis toujours sans doute. Mais celui-là, il le garde pour lui. N'en parle à personne, même pas à Anna.

Ça se passe sur la plage. Une plage étendue et sauvage. Quelques dunes de sable lui donnent des allures de désert. Des touffes éparses d'herbe les surmontent, comme si elles avaient été plantées là exprès. Comme pour signaler un trésor.

Klaus est nu, maigre, rachitique, mais il semble libre. La silhouette d'un phare se dessine au loin, des nuages lourds paraissent lui tourner autour, comme s'ils voulaient l'étouffer, l'emmener.

Klaus n'est pas seul, Anna est à ses côtés ainsi que Stephan. Nus également, bien que l'image soit floue comme à chaque fois, ils courent jusqu'à perdre haleine, crient comme des enfants découvrant pour la première fois la mer, levant les bras au ciel, hurlant au vent des mots incompréhensibles. Ils semblent aller vers quelque chose à moins qu'ils ne fuient. Qu'ils ne tentent d'échapper à... Klaus n'arrive à distinguer quoi que ce soit derrière lui. Ni devant lui d'ailleurs.

Il sait juste qu'il doit courir vers le large. Ses yeux le brûlent alors que la luminosité est étrange. Presque embrumée et angoissante à la fois.

Une chaude lumière, au large, apaise sa vision. Il rejoint ses deux amis, après avoir observé un instant la beauté de la mer. Les vagues qui déferlent sur la côte. L'horizon qui semblent leur ouvrir les bras.

Ils courent jusqu'à manquer de souffle, courent vers cet étrange soleil, jusqu'à se jeter dans les vagues qu'ils ne peuvent pas même sentir. Ni l'eau, ni le goût du sel n'effleure leurs sens. Leur peau reste sèche, mais ils sont bien dans l'eau, il la voit tout autour d'eux, l'éprouve, sans pouvoir la toucher vraiment.

Ils ne trouvent pas cela étrange, continuent leur course effrénée vers le large, en flottant, en marchant, oui, en marchant sur l'eau, ce que seul le Christ avait réussi jusque-là.

C'est merveilleux. Ils ont l'impression de trotter sur de la mousse. Sur un sentier balisé ne pouvant les amener que vers quelque chose d'apaisant, de bienfaisant, ils peuvent le ressentir.

Ils poursuivent leur périple sans ne jamais se retourner, plongent dans la lumière avant de disparaître.

« Non ! » hurle Klaus en s'asseyant d'un bond dans son lit. Il respire fort, contemple ses membres les uns après les autres : ses mains, ses doigts, ses jambes, ses bras, son torse, ses pieds. Tout y est semble-t-il. Il calme sa respiration en posant sa main sur sa poitrine et en se concentrant.

Il descend de son lit, va vers celui de Anna, la secoue gentiment, mais elle ne daigne se réveiller.

Il n'insiste pas, se relève et va vers la fenêtre afin de voir ou d'entendre, ce que Stephan semblait écouter l'autre matin. Mais pas un bruit n'est émis. Pas un son. Pas un pas, même pas celui de l'un de leurs bourreaux. Rien.

Où sont donc passés les chiens ? se demande-t-il, en faisant les cent pas entre la porte et les deux lucarnes.

Il cherche un détail, n'importe quoi lui donnant une preuve. Mais une preuve de quoi ? Lui-même n'en sait rien.

Ont-ils été abandonnés ? Leurs bourreaux se sont-ils suicidés après les horreurs commises à leur rencontre, ou sont-ils là à les attendre avec une seringue dans laquelle ils ont mis un sédatif si puissant, qu'il est capable de leur faire tout oublier, en tout cas, tout oublier de cet endroit.

Bah ! songe-t-il, en secouant la tête, à quoi bon se torturer l'esprit, nous sommes déjà bien assez mis à rude épreuve, sans encore aggraver notre cas.

Il veut s'en retourner à son lit lorsque Stephan l'aperçoit, juste après avoir ouvert les yeux, presque un sourire aux

lèvres. « Que cherches-tu ? chuchote-t-il, en s'asseyant sur son matelas.

- La même chose que toi.
- Ça j'en doute. Et comment saurais-tu ce que je recherche ?
- Je le sais, c'est tout, lui répond-il doucement, mais sûr de lui.
- Pourrais-je le savoir ?
- Pas la peine. Recouche-toi ! lui conseille-t-il, en faisant un pas vers son lit.
- Hé ! Pas si vite Klaus. (Il stoppe immédiatement son élan et revient face à son collègue de chambre) Pourquoi fuis-tu à chaque fois que nous avons l'occasion de parler ?
- Je ne fuis pas. Et je te ferais remarquer que tu n'étais guère sociable jusqu'à maintenant.
- Allons, tu es intelligent. Tu sais très bien que j'ai essayé. Tu t'en souviens de ça ?
- Peut-être, j'en sais rien. Dors !
- Un mauvais rêve ?

Klaus se fige, comme transpercé par une lame d'épée acérée qu'on tournerait à plusieurs reprises pour bien le faire souffrir.

- Dors je te dis ! finit-il, en tentant de faire un pas, mais Stephan insiste et s'accroche.
- Veux-tu que je te raconte le mien ? lui demande-t-il, d'un ton plein de mystère et de supposées réponses également. Bien sûr que tu y tiens ! conclut-il, d'un regard plein de tendresse. »

Klaus hésite comme s'il se frottait à l'ennemi et se sentant presque un traître, contemple les autres, tous endormis, se frictionne le menton avant de se laisser tomber dos au mur, en s'asseyant par-terre.

Stephan à aucun moment ne semble emprunté pour se dévoiler. Il ne lésine pas sur les détails. Certains

horribles, d'autres révélateurs, comme lorsqu'il s'arrête longuement sur les viols qu'il a dû commettre sur Anna et Henke. S'en rappellent-elles également ? Sans doute que non, sinon elles le tueraient. Elles tueraient également Klaus, qui fut forcé, selon lui, à les pénétrer comme des chiennes, après avoir été piqué et surpiqué d'hormones.

Oui, cela lui revient maintenant, Klaus s'en souvient lorsque Stephan souligne cet épisode. Il l'avait glissé dans un tiroir de sa mémoire semble-t-il. Comme enfoui sous le sable et recouvert d'un bloc de pierre pour ne plus jamais pouvoir le rouvrir, mais apparemment, Stephan vient de le faire apparaître sans aucun outil. Juste en quelques mots. Quelques phrases... Se peut-il que les mots soient si puissants, si terribles qu'ils ont le pouvoir d'abaisser les barrières les mieux gardées de notre mémoire ? songe Klaus, en examinant son confrère.

Malgré les confidences de ce dernier, Klaus n'arrive pas à le trouver sympathique. Pourtant son geste est noble. Peut-être même salubre, car de leur entente à tous dépend leur survie, ou du moins, de la survie de leur mémoire, car c'est elle, qu'il faut d'abord sauver s'ils veulent espérer une chance de vivre, après. Les deux hommes en sont conscients. Sans doute le seul point sur lequel ils sont entièrement d'accord.

Les autres ne comprennent pas. Ne comprennent pas l'importance de cette issue. Ils se résignent, ne se battent déjà plus face aux bourreaux et ce qu'ils leur font endurer. « Ce sont des faibles », les condamne Stephan, en s'approchant de Klaus.

Il s'assied à côté de lui, son visage allongé et buriné, son nez aquilin, ses yeux globuleux. Il est répugnant. Fait quasiment peur. Il embrasse presque Klaus tant il est prêt de lui.

« Nous devons les sauver. Nous le pouvons ! » s'entichet-il, de la folie plein le regard. Mais avant, avant, il nous faut savoir ce qu'ils mijotent. Ce qu'ils nous font. Ce qu'ils comptent faire de nous.

- Mais qui ? demande Klaus, très méfiant.
- Mais eux. Ceux t'ayant torturé Klaus, répond-il avec hâte et assurance. Je suis certain qu'ils sont là en ce moment même. Ils nous écoutent, nous épient tels des vautours, continue-t-il, devenant de plus en plus effrayant et inquiétant ».

Klaus tente de s'éloigner, mais Stephan s'accroche à sa tunique, se colle à lui comme de la glue. « Je... je les entend Klaus. Ils sont là, tout autour. J'entends leur voix, leurs pas. Leur...

- Et les chiens, les entends-tu les chiens ?
- Heu... Non. Eux, je ne les entends pas. Mais crois-moi, ils sont bien là. Ils rôdent, viennent sans doute nous prendre chacun à notre tour et nous torturent. Ils nous font endurer les pires horreurs sans que l'on ne s'en rappelle sinon ces rêves et ces souvenirs... Ils sont forts. Ils sont très forts ! conclut-il, en arrachant presque la tunique de Klaus ».

Ce dernier retire les doigts de son complice, un par un afin de récupérer le haut de son uniforme. Il est terrorisé par ce regard de fou. Mais tout ce que lui dit Stephan va dans le sens de ce qu'il ressent. De ce qu'il imagine être la vérité. « Lâche-moi, tu me fais peur ! » se défend-il, en arrachant le tissu de son habit des mains de son confrère.

Il se relève, calme son souffle venant de s'emballer. Passe la main sur son crâne rasé, et lance un regard au plafond comme pour espérer de l'aide. Il a envie de pleurer. Ressent une tristesse indescriptible.

Stephan se lève péniblement, s'accroche à nouveau à lui, le regard encore plus aliéné qu'avant. « Tu les entends ? Ils sont là. Ils sont tout près Klaus. Baisse-toi. Baisse-toi je te dis ! » lui commande-t-il, en le tirant par le poignet pour qu'il s'accroupisse.

Klaus se baisse, constate que Stephan est frissonnant et horriblement apeuré. Il ne peut qu'entendre quelque chose pour être à ce point alarmé, se dit-il, en ne lâchant pas la main de son ami. Comme un enfant, Stephan s'accroche à ses doigts, les lui serre de plus en plus fort.

Klaus relève doucement le buste, juste assez pour que son regard soit à la hauteur de la fenêtre, mais il ne voit ni n'entend rien. Rien du tout. « Ils sont encore là ? » lui demande Stephan en chuchotant. Il est de plus en plus recroquevillé, pose sa main libre sur une oreille pour ne pas entendre, serre toujours plus fort celle de Klaus, devenant de plus en plus inquiet. Il ne discerne toujours pas la plus petite ombre ni n'entend le moindre bruit. Il craint que la folie n'ait raison de cet homme. Qu'elle ait raison de tous, bientôt. Demain...

Il tente de calmer Stephan en le secouant pour qu'il se reprenne, mais il lui faut un long moment pour pouvoir renouer une discussion censée avec lui, les intrus étant passés sans ouvrir la porte.

Klaus rassemble tout le bon sens qui lui reste, se laisse tomber assis sur le sol, à côté de Stephan, lui enlève les doigts de sa bouche qu'il était en train de manger. « En es-tu certain ? » Il lui fait un signe positif de la tête. Klaus se relève, le regarde de haut, inquiet. Inquiet pour lui, inquiet pour tous les autres. Il craint pour leur vie. La drogue qu'on leur injecte dans les veines est bien trop puissante. A quoi bon se battre pour trouver des réponses si dans quelques heures, un de ces nazis de malheur va

venir effacer de leur mémoire, ce qu'ils viennent à peine de découvrir ?

A quoi bon, se dit-il, en se frottant vigoureusement le visage de ses deux mains. Il soupire, se sent submergé d'un sentiment de négation terrifiant, pose son regard sur cet homme étrange, craquant devant lui comme un bambin de cinq ans.

- Qui es-tu Stephan ? lui demande-t-il, sans le quitter d'un œil une seule seconde.
- Quoi ?
- Pourquoi ne parles-tu jamais de ton passé ?
- N'as-tu pas dit toi-même que l'on ne s'en souvenait que très peu ?
- Je ne te parle pas de ce passé-ci. Je te parle d'avant. De ta vie en Allemagne. Celle-là, tu dois t'en souvenir. Nous avons presque tous eu des flashes sur notre vie d'avant. Il y a juste Michael, semble-t-il, qui n'arrive à se remémorer le moindre souvenir sur sa vie d'avant les camps. Et même, dans les camps qu'il a du faire, à n'en pas douter.
- Normal.
- Pourquoi cela ?
- Il vaut mieux ainsi, crois-moi !
- Que veux-tu dire par là ?
- Ce... C'était une traînée, Klaus. La pute des officiers.
- Quel rapport ? Et comment le sais-tu ?
- Je le sais. C'est tout. Je ne me souviens pas de grand chose, mais ça je m'en souviens.
- Je te demande comment peux-tu affirmer des choses pareilles. Même dans notre situation, ce que tu dis est grave.
- Crois-moi. Il était bien ce que je te dis qu'il était !
- Ferme-la ! Je devrais te casser la figure pour parler ainsi de l'un de nous.

- Vas-y ! Frappe-moi. Depuis le temps que tu en meurs d'envie. Michael n'en serait que le prétexte. Rien de plus. Cette petite fiote n'a que ce qu'il mérite.
- Mais qu'est-ce que tu me racontes ?
- La vérité ! En tous cas, ils n'ont pas dû le forcer à faire certaines expériences, crois-moi. Peut-être même est-il avec eux. Peut-être qu'il... oui c'est ça, il est la clé de notre présence à tous ici. Si ça se trouve, c'est lui qui nous met la drogue dans...
- Dans quoi ? Pauvre idiot ! On ne se rappelle pas même avoir mangé dans une gamelle, comment veux-tu qu'il...
- Ah ! Je n'en sais rien comment ! Quoi qu'il en soit, cette pute n'est pas toute blanche dans cette histoire, insiste-t-il, avec mépris et rage.
- Mais ? Comment diable sais-tu ces choses-là ? Je crains que tu n'aies perdu la raison mon pauvre...
- Je ne crois pas ! s'immisce Henke, en se faufilant à travers les lits et en faisant le moins de bruit possible.

Klaus la regarde se trémousser avec aisance. Son corps de trentenaire n'est pas trop abîmé, malgré son crâne rasé et ses petites lèvres, elle n'est pas dénuée de charme, serait même belle, une fois bien habillée. Elle vient se placer entre les deux hommes, lance un regard sombre à Stephan.

- Pourquoi ne lui dis-tu pas ce qu'il devrait savoir ?
- Quoi ? Que devrai-t-il savoir ? demande l'intéressé, en tournant la tête nerveusement, vers l'un et l'autre.
- Que devrais-je savoir Stephan ? lui conjure Klaus, d'un ton menaçant.
- Mais... elle est folle. Je... je ne sais pas de quoi elle veut parler. Je t'assure, Klaus.
- Allons donc, hausse-t-elle le ton, en réveillant les autres.

Franz va se mettre dans un coin de la pièce comme à son habitude, et compte à nouveau les clous dans les poutres en se balançant. Anna vient se mêler à la discussion ainsi que Helmut et Michael allant bien mieux, semble-t-il. Tous le dévisagent d'un regard de tendresse, avant de retourner au visage de Henke et de ses accusations.

- Et si tu nous parlais de la SA, Stephan ?
- Mais... enfin.... Vous n'allez pas croire cette folle de socialiste ! C'est du délire... C'est... n'importe quoi, lui lance-t-il à la figure comme un crachat. Il pense en être débarrassé.
- C'est quoi la SA ? demande le plus jeune, de ses grands yeux clairs lui mangeant le visage.
- SA, comme section d'assaut... un groupuscule recrutant des chômeurs qu'on a revêtu d'uniformes, qu'on a nourri, afin de les déployer dans différents groupes semant la terreur chez les adversaires politiques et les groupes minoritaires.
- Je ne comprends rien à ce...
- Des fouille-merde, Michael ! Des vendus venant casser du *pédé* dans les bars, semant la terreur partout où ils passent, précise Helmut, en gonflant son torse d'athlète et se surprenant à se rappeler si bien de ça.
- Stephan était le bras droit de Röhm. Ernst Röhm, le chef de la SA et à ses heures, un déviant ayant absolument tout renié en bloc. Stephan avait plus que des affinités idéologiques avec ce type et son adjudant Heines, il était intimement lié à eux. A ces... saletés ! ne peut-elle s'empêcher de finir avec dégoût.
- Mais... tu veux dire que le chef de ce groupe est homosexuel et qu'il commande une élite de casseurs de *pédés* ? questionne Michael, en secouant la tête.
- Pas que des *pédés* ! précise Helmut. Les étudiants étaient une de leur cible favorite. Les intellectuels

aussi. Tous ceux capables de réfléchir et se posant un peu plus de questions que la grande majorité. Tout ceux étant différents. La différence à toujours fait peur.

- Enfin... vous n'allez pas la croire... c'est... c'est n'importe quoi ! Et comment saurait-elle tout ça tout à coup ? se défend Stephan, devenant de plus en plus pâle.
- Je ne peux rien affirmer... s'offusque Henke.
- Ah ! vous voyez bien !
- Mais je le sens. J'en suis certaine même... Tout m'est revenu comme ça. Je ne sais si c'était un rêve ou si je réfléchissais en dormant, cela dit, ça m'est revenu comme si j'y étais. C'est incroyable.
- Mais... vous voyez bien... vous n'allez tout de même pas croire des rêves ? se défend Stephan, en ricanant.
- Et pourquoi pas ? Tu y crois bien toi à tes rêves ! Ils n'ont pas plus de valeur que les miens ! finit Henke, en le fustigeant du regard.

Klaus soupire en se malaxant le menton et en réfléchissant. Cette histoire est dingue, se dit-il, en passant du visage de l'écrivaine à celui du présumé traître. Et si elle avait raison ? Si tout ce qu'elle venait de dire était vrai ? Dans ce cas-là, il y a peut-être bien un traître dans l'équipe, mais ce n'est en tous cas pas celui que Stephan vient de lui désigner dans un moment de réelle angoisse. Son regard n'a pu tromper, la peur se lisait sur toute sa figure. Une peur effroyable.

Si la socialiste a raison, ça change tout. Tout est à repenser, à revoir. Tout est à rediscuter. Mon Dieu, nous tournons en rond. Nous inventons peut-être n'importe quoi pour nous distraire, ou pire, cacher ce que l'on est vraiment au fond de nous. Ces drogues sont peut-être capables de faire ressortir la seule et unique personne n'ayant jamais sommeillée en nous. Peut-être sont-elles à

la base de tous ces délires. Comment savoir si elle a raison ? Même les noms qu'elle avançait et qu'il dut connaître, assurément, ne lui disent presque plus rien. Ce Röhm ne lui revient pas en tête. Pas plus que son adjudant. Même l'acronyme SA ne lui dit rien. Cette femme est auteur, il ne doit pas l'oublier. La drogue qu'ils lui font prendre chaque jour a peut-être des pouvoirs énormes sur son imagination. Elle pourrait concocter une histoire parfaitement ficelée afin de se discréditer de tout soupçon. Ça lui serait facile. Et tous n'y verraient que du feu...

Bah ! je ne sais plus, désespère Klaus, en secouant la tête, et appréciant le calme venu s'imposer dans la pièce. Henke s'approche de lui, pose ses mains sur ses hanches, l'air furax :

- Tu ne me crois pas n'est-ce pas ?
- Je... enfin, comprends-moi !
- Tu ne te rappelles même plus de la SA ? Je m'en serais doutée...
- Et pourquoi donc ?
- Parce que... parce que tu es le seul ici capable, semble-t-il, de discernement plausible et qu'avec la veine que j'ai, tu ne peux que ne pas me croire !

Klaus reste sans voix. Evasif et absent. Il trouve sa remarque quelque peu complexe et sans but sinon celui de semer le trouble dans sa tête. Est-ce un compliment ou un reproche ?

Il ne répond pas, laisse tomber ses épaules lourdement et va vers Michael. Il lui relève le museau, admire ses jolis yeux, l'ausculte comme un grand frère inquiet de l'état de santé de son cadet, a soudain envie de le serrer dans ses bras. De l'embrasser.

Il lui semble n'avoir jamais été aussi sensible à la beauté depuis qu'il est arrivé dans ce camp. Ça en devient presque une obsession. Il ne cesse d'y songer, semble se frapper contre un mur comme un papillon serait attiré par la lumière jusqu'à s'y brûler les ailes.

Avant, ce n'était pourtant pas ce qui primait. Ce qui était essentiel, c'était le feu brillant dans les yeux des garçons qu'il baisait. Ça, il s'en souvient. Il s'en souvient même avec précision pour certains d'entre eux, et ce n'était de loin, pas tous des apollons.

Encore habité de ces quelques souvenirs coquins, il quitte le jeune homme et va s'installer dans un coin de la pièce, dans la pénombre, un peu à l'écart, même si s'isoler dans une surface aussi exiguë relève du défi, mais il y arrive, aidé par l'obscurité noyant les lieux.

Ils sont si à l'étroit dans cette cabane qu'il se demande comment est-ce qu'ils arrivent à survivre et à se supporter. Pas étonnant qu'ils se chamaillent à tout moment.

Les rondins de bois empilés les uns sur les autres, et tentant de donner un aspect de façade semblent salement en mauvais état. Ce peut-il qu'on laisse croupir des êtres humains dans un tel taudis ? Même dans les pays les plus pauvres de la planète, les animaux y sont mieux traités, se dit Klaus, en frottant l'écorce moisie dans un effort qu'il ne s'était jamais connu, devant se concentrer fortement pour l'effriter comme du sable séché. Ça doit être facile à casser, songe-t-il, une étincelle lui traversant la rétine un quart de seconde mais pas plus longtemps.

La vision de ses camarades, se disputant devant lui, le remet immédiatement dans la réalité du contexte des choses.

Il les contemple un instant, se plaît à les aimer même s'il ne peut prétendre les avoir connu ou les connaître tous

autant qu'ils sont. Mais il les apprécie, ressent une très forte estime à leur endroit. Même Stephan et son arrogance insupportable, surtout Stephan, comme si quelque chose le liait à lui. Comme s'ils s'étaient promis de veiller l'un sur l'autre, et de continuer ensemble quoi qu'il arrive, pour le pire comme pour le meilleur. Il sourit à pareille phrase. S'amuse de ses derniers mots.

Il admire ses compagnons, les trouve tous plutôt gracieux, en ne pas trop mauvaise condition alors qu'ils devraient être dans de drôles d'états, si ses rêves lui donnaient raison. Sont-ils donc à ce point en avance, aussi pointu que ça, pour qu'il n'y ait trace d'aucune souffrance sur leur visage, leur corps, ou sont-ils juste plus chanceux que d'autres ?

Il tente de se remémorer d'autres rêves, d'autres souvenirs... Scrute sa mémoire tel un labyrinthe, avec le risque de s'y perdre. Il se surprend à pénétrer son crâne avec effroi, déambuler dans ses vaisseaux, ses nerfs, à une vitesse folle. Il ouvre quelques portes, certaines agréables comme le visage de garçons l'ayant aimé l'espace d'une nuit ou le temps d'un cycle à l'Université ; d'autres terrifiantes, comme cette nuit où il dut accompagner une vingtaine d'autres hommes après que les alliés eurent lâché des bombes sur Hambourg lors de raids aériens, afin de ramasser les obus intacts.

Il se pince les lèvres en revoyant le corps de ses deux amis les plus proches, Heinz et Rolph, qu'il connaissait du lycée déjà, exploser en milliers de particules sur ce champ de ruines où pierres et chair, se confondent. Où la noirceur s'est imposée, collée semble-t-il à ce qui avait dû être un beau paysage, auparavant. Avant tout ça, avant cette guerre... Pas le moindre rayon de soleil ne semble passer, pas même un peu de lumière. Une fumée noire

flotte à quelques centimètres du sol, s'accrochant aux poumons, elle rôde comme un charognard, erre comme pour bien souligner aux survivants qu'aucun être vivant quel qu'il soit, ne lui échappera...

Il se voit comme happé par cette scène horrible, la ressent dans tout son corps comme si il y avait été transposé. Il n'est plus dans cette bâtisse mais bien sur ce champ de la mort, le visage noirci de suie et de crasse, son seul regard le rendant encore vivant. Tétanisé, horrifié et paralysé, il lève un œil vers une petite volute de fumée que laissent échapper les lambeaux de chair et d'entrailles incrustés sur son visage comme s'ils voulaient le pénétrer. Il ne peut plus avancer, tremble comme une feuille en réalisant que ce sont ses amis qui sont accrochés à sa figure, chauds, sanguinolent à peine. Tel un être pétrifié par Méduse, il ose à peine cligner des yeux. Il a envie de vomir, se retient un moment puis ne peut contenir un jet puissant qu'il expulse au néant. Comme pour lui signifier sa présence, comme s'il voulait inviter la mort à venir le chercher.

Des coups de feu le font sursauter. Il bouche ses oreilles, pose un pied devant l'autre sans s'en rendre compte. Les soldats lui tirent dessus pour qu'il avance. Une balle a effleuré son épaule droite, mais il n'y prend pas même garde. Il avance...

Ces travaux de Kommando comme ils les nommaient, étaient abominables. Il ne se souvient plus comment est-ce qu'il en a réchappé mais apparemment, il en revint puisqu'il est là.

Son attention réintègre la chambre lorsqu'une voix semble l'appeler. Comme happé en un éclair, il revient dans le présent comme l'on peut se séparer d'une envie soudaine.

« Moi je te fais confiance ! » lui dit la voix, d'un ton affectueux. Klaus met un instant avant de réaliser qui lui dit ça. Il tourne la tête vers lui, le regard hagard et habité, puis sourit machinalement à ce beau visage. Sent la main du jeune homme, ses doigts s'enfoncer dans son épaule comme pour le faire revenir. « Que dis-tu ? lui demandait-il, en tentant de paraître le plus normal possible, mais le jeune homme n'est pas dupe.

- Je te fais confiance, Klaus.
- Confiance pour quoi ? Crois-tu qu'il y ait matière à faire confiance dans un endroit pareil ? Henke a raison, il ne faut pas se leurrer et se raconter des histoires gamin, notre destin est scellé, j'en ai bien peur.
- A situation extraordinaire solution extraordinaire !
- Que dis-tu ?
- Ce que je veux dire par là, c'est que nous ne sommes pas dans un camp habituel, et même si cela paraît un désavantage pour nous, ça pourrait devenir un avantage...
- Explique-toi !
- Je... je pense que nous sommes complètement isolés de tout. Que même nos bourreaux le sont. Cela pourrait bien se transformer en notre faveur.
- Je ne vois pas comment ?
- Moi, si... il...
- Enfin, Michael, tu vois bien qu'il font de nous ce qu'ils veulent. Ils nous manipulent comme des marionnettes. Nous n'avons plus aucun repère. Ne savons plus même, s'il fait jour ou nuit dehors...
- Crois-tu qu'il n'y ait que nous qui soyons prisonniers de cet enfer ?
- Je... je ne comprends pas, Michael ?
- Ce que j'essaie de t'expliquer, Klaus, c'est que les nazis qui nous torturent sont autant prisonniers de

ce cauchemar que nous. Ils pourraient ne pas supporter...

- Mais... et on va attendre gentiment qu'ils craquent ? Voyons Michael... Ce n'est pas sérieux. Ils auront eu raison de nous bien avant que la folie ne les ait contaminé, crois-moi !
- Et s'ils n'étaient déjà plus là ?!
- Mais ?
- C'est vrai ça... Qu'est-ce qui nous prouve qu'on nous torture encore ? Tes rêves ?
- Je n'en sais rien. Peut-être... Peut-être bien. Ce ne sont peut-être pas des rêves !
- Dans ce cas, où sont passées les traces des sévices ? Pourquoi aucun de nous ne semble avoir la moindre marque physique ? interroge-t-il, tandis que Klaus semble ne pas l'avoir entendu.

Un silence s'installe entre les deux hommes. Un lourd silence, laissant perplexe Klaus, plongeant son regard dans celui du jeune homme, surgit du plus profond, du plus intime, des viscères. S'y perdant... Ce regard qui en dit long, qui lui insuffle sans la moindre ambiguïté : tu sais, tu connais la vérité. Ce qui m'arrive, ce qui nous arrive à tous. Oui, tu sais !

Klaus soutient ce regard en souffrant, à l'impression de ne plus pouvoir s'en défaire, de ne pas arriver à s'en échapper, il semble en être prisonnier. Mais plus qu'une souffrance l'étreignant, c'est une étrange mélancolie qui s'impose en lui, une sorte de vague à l'âme en même temps qu'une colère sourde ne demandant qu'à se déchaîner, une fureur à peine contenue.

Il ne comprend pas ce qu'il éprouve, ne parvient à recevoir ces émotions dans un ordre ou une logique appropriée. Elles le traversent, le lacèrent, le transpercent jusqu'à lui donner l'impression de n'être plus que lambeaux de chair.

Il lui faut du courage pour décoller son regard de celui de Michael, mais il n'en a pas assez pour voir la vérité. Où ce que croit Michael qu'est la vérité, tandis que ce dernier pense déjà à ce qu'il a envie de dire.

- Ne crois-tu vraiment point en Dieu ?
- Je... c'est très personnel comme...
- Réponds-moi !
- Et bien... pour moi la religion, vois-tu, c'est un peu comme un navire reluisant et bourré d'espérance qui vogue sur un océan tourmenté, et tente de faire croire que le port vers lequel nous allons tous, n'est pas une fin en soit, mais un lieu magique et heureux, dans le seul but de rassurer en premier lieu, ces hommes d'église ne croyant pas plus en leurs préceptes, qu'en leur chasteté.
- Nous sommes des radeaux alors...
- J'aime bien l'image, oui.
- Des radeaux s'accrochant au navire pour certains, mais allant tous finir leur course au même endroit... Navire ou pas navire.
- C'est à peu près ça, oui. C'est rassurant de croire qu'il y a quelque chose après la mort. Pour beaucoup de gens ça l'est. L'est-ce pour toi ?
- Je... Tu les méprises ces hommes d'église ?
- Je ne méprise personne, Michael. Je constate juste qu'aucun monsieur du clergé n'a levé et ne lèvera le plus petit doigt face aux horreurs que les nazis nous font subir. Ça te dérange que je parle ainsi ?
- ... Muuuh !
- Ça ne fait rien.

Une pause est marquée, avant que ne revienne à la charge le jeune homme.

- Puis-je te poser une question dérangeante, Klaus ? se lance-t-il, un peu gêné.
- Mais... oui. Je t'écoute.

- Voilà, continue-t-il, en observant les autres afin que personne ne l'entende, je... je me demandais si... enfin, je me demandais si tu m'avais aimé ! Oh, je ne te parle pas de maintenant, Klaus, non, je veux savoir avant. Avant qu'on ne se retrouve ici.
- Je... je n'en sais rien Michael, lui dit-il, troublé et l'air désolé. Mais j'aurais aimé pouvoir t'aimer, à n'en pas douter... Pourquoi me demandes-tu ça ? l'interroge-t-il, en ne le quittant des yeux.

Comment se peut-il qu'un être dans sa condition pose une telle question dans un endroit pareil ? se demande-t-il, l'air circonspect.

- Je ne sais pas... Je sens de drôles de trucs depuis quelque temps.
- Des trucs ?
- Oui, c'est comme des vagues, ça me recouvre tout à coup sans que je ne puisse faire quoi que ce soit.
- Des vagues d'émotion ?
- C'est ça.
- Ça nous arrive à tous. Ça nous arrivait plutôt à tous, j'imagine. Mais ne te prends pas trop la tête avec ça. Tout est quelque peu faussé depuis que nous sommes ici. Tes sentiments, ou ce que tu crois être des sentiments, eux aussi peuvent être quelque peu erronés, je pense.
- Je... je croyais que ça ne trompait pas. Que ça ne trompait jamais ce genre de chose ?» finit-il, en baissant les yeux et en retournant vers les autres d'un pas lourd.

Déçu, affligé d'un poids supplémentaire, d'une souffrance de plus à porter sur ses frêles épaules, il se résigne.

Klaus le regarde rejoindre le groupe, chagriné, rageant de ne pouvoir livrer une autre réponse que celle qu'il vient de donner à ce gamin, mais que peut-il faire ? Mentir ne

semble pas possible. Il ne sait pourquoi, mais il lui est impossible de dire le moindre mensonge depuis qu'il tente de survivre dans ce camp. Pourtant de ce qu'il s'en souvient, il était plutôt doué dans cette discipline... Sans doute l'effet des drogues qu'on lui fait ingurgiter de force et qui doivent contenir des sérums de vérité ou quelque chose dans le genre. Sans doute...

Il se replace dans la pénombre et repart dans les souvenirs, tandis que les autres débattent de la date à laquelle ils sont arrivés au camp sans pouvoir y répondre vraiment.

Il tente de se remémorer de Michael, avant, mais aucun moment le reliant à ce garçon ne vient effleurer sa mémoire. Pas le moindre détails. Je m'en rappellerais, se dit-il, en se frottant la tempe droite et en jetant un œil à Michael. Oui, je m'en rappellerais, en conclut-il, en admirant sa jeunesse bien que quelque peu ternie dans un endroit tel que celui-là.

Il continue son voyage au pays des songes, dans les méandres de sa mémoire décidée et décidément bien charitable, passe certains moments en fermant les yeux pour ne pas les subir, regarde pourtant une dernière fois ses deux amis exploser sur un obus comme un ultime hommage, comme s'il était l'unique témoin, avant de poursuivre et de tomber sur quelque chose d'un peu plus réjouissant. Un violon lui saute au visage, avant de se voir vêtu d'un smoking, quelques années en arrière, lorsque la jeunesse, encore généreuse à cette époque de sa vie, le comblait d'élégance et de ferveur, d'allégresse et d'un certain charme sans être un adonis. Encore moins un arien.

Le jeune Klaus qu'il est se tient droit, un de ces instruments à la main tandis que l'autre main brandit fièrement un archet.

Impétueux, il s'entiche d'une excitation sans pareil et court dans les couloirs de ce qui apparaît être un opéra, un labyrinthe pour ceux qui ne connaîtraient pas les lieux. Il semble enivré, ivre de bonheur à l'idée de rejoindre ses camarades et de jouer, mais il s'égare un peu, arrive sur la scène avant eux, s'arrête net, une fois au bord de cette dernière.

Son regard se pose sur la salle remplie à craquer. Des uniformes, des centaines d'uniformes tapissent le parterre, des uniformes de SS.

Il ressent un haut le cœur, reste bouche bée lorsque ses compagnons arrivent vers lui en le chahutant, lui faisant des accolades, lui tapotant le bras ou lui donnant un baiser sur la joue pour les plus téméraires. Tous, magnifiquement habillés, tous, impeccablement soignés. A croquer.

Klaus ressent l'amitié et la complicité qui l'unissaient à ses amis musiciens, sans pouvoir vraiment les saisir. Il l'aimerait, mais il reste spectateur de sa vie, de cet instant de sa vie.

Il chérirait de pouvoir se fondre dans ce corps d'avant, plus jeune, un peu fou et plein de vie, mais il n'y parvient pas.

Il ressent juste l'angoisse qui semble le submerger tout à coup, et sa mémoire devenant de plus en plus limpide pour ce qui est de ce concert-là. Le dernier. L'ultime, comme une dernière volonté qu'on accorde à un condamné.

Le jeune Klaus sent ses genoux ployer. Tremblotant, il sue de terreur à la vision des nazis alignés comme du poisson à l'étalage. Il éprouve du dégoût. Un écœurement l'assaillant en un instant. Sa main tremble comme une

feuille, de plus en plus, tandis qu'une envie de pleurer s'empare de tout son être.

Le Chef d'orchestre vient vers lui, entouré de tous ses amis, il pose sa main sur son front humide, lui qui ne faisait que gueuler aux répétitions, qui était plus dur qu'un colonel de l'armée lorsqu'il n'avait pas ce qu'il attendait d'eux. Ce grand type à l'assurance inébranlable venait de poser sa main sur son front d'un geste affectueux, en lui parlant comme à un petit garçon. Cette affabilité, cette bienveillance l'émeut plus que la peur qu'il endure.

Il ne comprend pas ce que lui dit cet homme, mais il sent que ça lui fait du bien. Il se remet debout, sent ses jambes le supporter de mieux en mieux, s'essuie le front d'un mouchoir qu'un ami lui tend et rejoint l'orchestre en se plaçant devant la scène, violoniste soliste oblige.

Il joue, ou plutôt ses doigts jouent sans qu'il ne les contrôle. Ils mèneront à bien ce concert, mèneront jusqu'au bout ce corps sentant sa vie basculer, sans même avoir entendu en fin de spectacle, les bottes de soldats s'approchant dans les coulisses.

Pourtant ils sont là, dans les entrailles de l'opéra, une escouade de militaires attend sagement que le rideau tombe pour embarquer quelques musiciens, dont lui-même va faire partie, il le sent.

Il n'a pas le temps de revenir une deuxième fois apprécier le rappel d'un public venant de passer un moment délicieux, un instant de bonheur leur ayant donné la chair de poule, à n'en pas douter. Peut-être trop. Peut-être était-ce pour cela qu'on l'arrêtait en premier lieu : donner pareils frissons à un militaire ne pouvait que leur être intolérable, même si tous taisons ce trouble qu'ils accusent au plus profond d'eux-mêmes. Même si tous, le

ressentiront à tout jamais. Comme une encoche gravée dans le tronc d'un arbre solide et puissant, elle ne les quittera à aucun moment de leur existence. Même brusquée par les vents et les pluies les plus forts, les crachées les plus rudes de l'hiver. Et ça, ils ne pouvaient le tolérer. Aucun nazi ne se devait d'accorder pareille fragilité à son âme, s'il voulait épouser les préceptes et les desseins d'un troisième Reich en pleine expansion et voué à la réussite. Aucun.



© Tous droits réservés Didier Leuenberger. Respectez le travail de l'auteur. Respectez la créativité.

Découvrez mon blog ici :

[TOUSDESANGES](#)

Page facebook ici :

[https://www.facebook.com/TOUS-DES- Anges-183260761786500/](https://www.facebook.com/TOUS-DES-Anges-183260761786500/)